

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20^e ANNEE—No 63

MONTREAL, 4 JUILLET 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



Vue du monument érigé à la mémoire de feu Mgr Bourget, en face de la cathédrale de Montréal. Notre gravure représente la foule qui se pressait autour du monument lors de la cérémonie du dévoilement, le 24 juin

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION

Édifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

Pour commencer, je vais vous parler un peu, oh, très peu, de la Révolution française, sujet épineux qu'il ne faut manier qu'avec des gants très solides, de crainte de se blesser ou de blesser les autres.

Je ne mettrai cependant pas de gants.

La Révolution française a ses détracteurs intransigeants et ses admirateurs passionnés. Les uns n'y voient que des têtes coupées, les autres que des merveilles. Ces extrémistes sont également éloignés de la vérité.

Laissant de côté la politique, je n'aborderai qu'un point du côté militaire, et, pour le traiter convenablement, j'emprunterai parfois la plume du général Bonnal et du savant critique, Charles Malo, une autorité.

C'est à Valmy, en 1792, que l'art de la guerre subit sa grande révolution.

Dans un chapitre de douze pages sont nettement mis en lumière, et le caractère absolument nouveau que revêt dès lors la guerre, et les multiples raisons qui font qu'un véritable abîme sépare les armées révolutionnaires des armées royales, encore que celles-ci aient, sans contredit, directement engendré celles-là. "Des Français, et en partie les mêmes Français, composent les unes et les autres, mais tous ont été transformés, transfigurés du jour au lendemain, comme on s'en aperçoit, dès la première rencontre — cette mémorable et inénarrable bataille de Valmy, où l'ennemi est frappé de stupeur et comme de paralysie par ce cri formidable et unanime de : "Vive la nation !" qui couvre, et vaut à lui seul toutes les canonnades ! La piètre bataille, mais la belle journée, que celle qui montra si bien l'énorme prépondérance, l'immense supériorité à la guerre, des forces morales, même peu ou point agissantes. Au point de vue stratégique, voire au point de vue tactique, Dumouriez était dans une situation des plus critiques : il était bel et bien coupé, et il eût fallu, pour s'en tirer honorablement, des troupes autrement manœuvrières que les siennes, qui ne l'étaient pas du tout ! Aussi bien, ne força-t-il pas l'ennemi à déguerpir ; il fit, ou, pour parler plus juste, il obtint mieux : l'ennemi déguerpit de lui-même ? L'art ancien faisait faillite, déposait spontanément son bilan, pour la première fois qu'il se trouvait en présence de "l'art nouveau", lequel ne consistait encore, à vrai dire, qu'à "se mettre en révolte ouverte contre les idées admises sur la conduite à tenir au cas où une position est tournée, (général Bonnal). Et c'est parce que ce renversement de toutes les idées admises en matière d'art militaire, stupéfia littéralement Brunswick, ce bon élève du grand Frédéric, qu'il renonça du coup à tenter sérieusement le sort des armes. Il n'avait pas prévu le cas, et c'est dommage, en vérité, au point de vue de l'art pur, que Frédéric lui-même n'ait pas vécu assez longtemps pour se trouver en face de gens qui se souciaient d'être tournés comme un poisson d'une pomme, et dont toute la tactique consistait à hurler : "Vive la nation !"

C'est qu'il y avait dans ou sous ce cri bien des choses, que déméla et comprit tout de suite l'illustre Goëthe perdu dans l'état-major de Brunswick ; il y avait l'irrésistible élan de toute une nation déchaînée, jetée dehors de ses gonds et se ruant tête baissée dans la lutte — chose absolument nouvelle et vraiment terrifiante. "N'en doutons pas, Frédéric II aurait peut-être vaincu à Valmy même ; mais, dès le lendemain, il se serait hâté de négocier la paix et aurait tout fait pour mettre dans son jeu la force colossale qui faisait ainsi brusquement irruption dans le monde. Et de

toutes façons, vraisemblablement, il eût remis l'épée au fourreau ou l'eût tournée ailleurs, car sa haute intelligence et sa profonde perspicacité lui eussent fait voir nettement le danger d'affronter la lutte avec la brillante machine qu'était son armée contre l'organisme vivant, palpitant, complet, avec ses centres nerveux, ses muscles souples et forts, que la convulsion révolutionnaire avait fait jaillir des entrailles de la France et que tout son génie n'eût pas suffi à tirer de son royaume si supérieurement organisé." — (Malo.)

"Généraux, officiers et soldats, presque tous issus de la réquisition, avaient apporté, pour tout bagage militaire et scientifique, aux armées de la République, leurs qualités de race, faites de vive intelligence et de rusticité, de jugement clair et de sens pratique. Très ignorants, mais ayant la foi patriotique qui, elle aussi, transporte des montagnes, de tels hommes mis en présence des réalités de la guerre, devaient y adopter bien vite les formes les plus simples et faire crouler la doctrine des positions comme des doctrines dites savantes." — Général Bonnal.

"Quatre ans plus tard, Bonaparte entre en scène, mais jamais il n'aurait été le conquérant de l'Italie d'abord, de l'Europe ensuite, s'il n'avait pas eu à sa disposition l'admirable outil que la Révolution avait forgé pour lui, et si c'était une armée d'avant 1789 qu'il eût commandée, au lieu d'une armée républicaine." — (Malo.)

L'opinion de deux hommes éminents et impartiaux sur cette première victoire de la France du nouveau régime valait la peine d'être reproduite pour ceux qui s'intéressent à la mère-patrie et qui ne passent pas leur temps à la décrier.

Honni soit qui mal y pense !

◆◆ Si nous nous occupons de la France, celle-ci nous rend très gracieusement la pareille, et cela, parfois, avec une petite pointe d'ironie qui a son charme et, disons-le, un peu sa raison d'être.

Cette fois-ci, ce n'est ni plus ni moins que le grand "Journal des Débats", le grave et solennel "Journal des Débats", qui a daigné laisser tomber un regard sur ce qui se passe chez nous.

Voici l'article, c'est une fleur, une rose, dont il faut se garder d'arracher une seule feuille :

"L'ETIREMENT OBLIGATOIRE DU COU CHEZ LES HOMMES DE POLICE

"Le roi Salomon, qui fut un juge sagace, n'a point rendu de plus harmonieuse sentence que la Commission de police de Montréal.

"Trois constables, l'agent Lafontaine, l'agent Beausoleil et l'agent Sloane, furent convaincus, sur la plainte d'un certain M. Dufour, d'être inférieurs à la taille de 5 pieds 9 pouces, qui est réglementaire. L'affaire paraît simple. L'enquête y révéla des délicatesses.

L'agent Lafontaine, No 133, avait été examiné le 15 avril 1902 par les échevins Onimet et Bumbray ; il avait été mesuré en leur présence par le secrétaire de la Commission de police, M. Barry. "J'ai constaté, écrit celui-ci, que Lafontaine n'avait pas la taille voulue, mais qu'en s'étirant le cou, il avait la taille réglementaire de 5,9". Fallait-il l'admettre ou le refuser ? M. Barry en référa au sous-comité des examens. Les échevins, MM. Lebeuf et Lamarche, qui formaient ce sous-comité, répondirent que lorsqu'on a 5,9 en s'étirant le cou, on les a réellement. Lafontaine fut nommé constable le 1er mai 1902. Mais la réponse des échevins était-elle juste ?

"Le cas du constable Beausoleil, No 190, est plus simple, et pourtant plus grave. Il fut mesuré le 16 décembre 1902 ; il avait 5,9 ; il fut mesuré de nouveau en mars 1903 ; il n'avait plus que 5,8 et une fraction. On envoya la première toise au bureau des poids et mesures ; il fut trouvé qu'elle ne concordait pas avec les mesures-étalons. Beausoleil n'avait la juste taille qu'à une mesure fautive, et pourtant officielle, c'est-à-dire qui faisait foi. Dans ces conditions, quelle était véritablement la taille légale de Beausoleil ?

"L'agent Sloane avait été mesuré le 30 mai 1900 au matin. A cette époque, le candidat n'enlevait pas ses chaussures pour passer sous la toise. Ainsi fit Sloane. Il mesurait 5,9. Mais le même jour, dans l'après-midi, le président du sous-comité des examens fit savoir que, désormais, les candidats seraient mesurés "en chaussettes". Sloane n'avait plus la taille réglementaire. De quel régime devait-il bénéficier ?

"A ces trois questions, la Commission de police a fait une réponse unique, d'une sagesse vraiment synthétique : une réponse humaine, subtile, et qui n'a rien de la raideur ordinaire aux sentences. Car elle est fondée sur l'élasticité même du corps humain, dont le constable Lafontaine avait donné la preuve. La Commission a décidé que les trois constables resteraient constables ; mais qu'aux jours de revue, ils seraient astreints ; mais qu'au rang, à s'étirer le cou (sic), de façon à atteindre la taille exigible. La revue terminée, ils pourront relâcher un peu leurs muscles sterno-mastoïdiens et reprendre leurs dimensions familiales. Ils auront deux tailles : une grande taille de cérémonie, et une petite taille pour l'usage ordinaire et pour le service de petite tenue. Par cet exercice, plus familier aux canards qu'aux hommes, ils satisferont aux justes exigences des règlements. Les règlements sont sacrés, et la forme est inviolable ; mais la bonhomie la tempère."

Et voilà comment on écrit l'histoire !

Et voilà aussi comme de braves échevins et de non moins braves constables ont la gloire — sans l'avoir cherchée — de voir leurs noms figurer avec avantage (?) dans un des journaux les plus sérieux de Paris, la Ville-Lumière !

LEON LEDIEU.

UN BUREAU DE POSTE À LA CAMPAGNE (Voir gravure)

Peut-on imaginer rien de plus vécu que cette scène de bureau de poste à la campagne, dont nous publions aujourd'hui la gravure ?

C'est dans un magasin général, on le sait, que se tient le plus souvent le bureau de poste de nos villages canadiens.

Dans un cadre rustique et réaliste, apparaissent, un peu pêle-mêle, les marchandises les plus disparates. On le voit, les pièces d'indienne côtoient les bocaux de bonbons. Étalées sur le comptoir, les boîtes de chapeaux s'élèvent en pyramide jusqu'au plafond, auquel sont suspendues boîtes, lampes, etc...

Que d'esprit d'observation l'attitude des personnages ne révèle-t-elle pas chez l'auteur du tableau !

Pendant qu'une fillette aux cheveux longs et en broussailles, à l'accoutrement bigarré et en désordre, demande au commis du magasin ce dont elle a besoin, un groupe de campagnards discutent avec chaleur, semblant parler politique.

Chacun s'intéresse vivement à la discussion, en attendant que le postillon arrive, sac au dos.

Quiconque a déjà assisté à la scène que nous reproduisons, ne peut s'empêcher d'admirer la fidélité scrupuleuse qui a présidé à la reconstitution des moindres détails du tableau.

DANS L'INDE

Il est à Madura une bayadère, célèbre par sa charité autant que par sa grâce. Ainsi que l'usage le commande aux filles de sa caste, elle fut d'abord la favorite d'un nabab, qui, en mourant, la laissa ruisselante de pierreries comme une idole. Très riche et libre aujourd'hui, elle emploie sa fortune à des œuvres d'art ou à des œuvres de bien. Et, dans un théâtre qu'elle a fondé tout exprès, elle fait revivre par son jeu charmant les anciennes tragédies classiques de l'Inde, antérieures de quelques milliers d'années aux nôtres.

C'est sous la splendeur de la lune que je me rends ce soir au théâtre de Balamoni, la bonne bayadère, et c'est en traversant des bois de palmiers dont les plumets noirs, remués par un peu de brise, se froissent doucement, au bout de tiges penchées en tous sens et frêles comme de longs roseaux.

Balamoni est en scène quand j'arrive à ma place ; un peu en recul au fond d'un jardin de fleurs peintes, dans la petite tourelle d'or d'un palais de féerie où elle est captive, elle chante à sa fenêtre en s'accompagnant sur une mandoline précieuse. Elle est une jeune princesse fiancée au fils d'un roi des pays voisins qui, bientôt, viendra la chercher. Dès les premières notes, on se sent pris par cette musique et par cette voix. Le costume est copié sur d'antiques bas-reliefs, la silhouette est exquise, et à chacun des gestes de la chanteuse,

EPURONS NOTRE LANGUE

GUERRE AUX LOCUTIONS VICIEUSES

BAYETTE. — Ne peut s'employer pour BAGUETTE. Ainsi, ne dites pas : La BAYETTE de mon fusil est trop courte. Dites plutôt : La BAGUETTE de mon fusil est trop courte.

BAY-WINDOW. — Pourquoi substituer ce mot anglais au terme français, FENETRE EN SAILLIE (ou FENETRE CINTRÉE) ? Ne disons donc pas : Le BAY-WINDOW est un réservoir de bon air et de santé. Disons, par exemple : La FENETRE CINTRÉE est un réservoir de bon air et de santé.

BENHUREUX. — Cet adjectif se dit plutôt qu'il ne s'écrit, mais jamais il ne pourra remplacer à bon droit BIENHEUREUX. Au lieu de dire : Souvent les pauvres sont BENHUREUX, dites : Souvent les pauvres sont BIENHEUREUX.

BEN SUR. — Voilà une locution adverbiale évidemment vicieuse qui se prononce souvent pour BIEN SUR. Ne pas dire : Viendrez-vous BEN SUR ? Il faut dire : Viendrez-vous BIEN SUR ?

on voit étinceler des diamants et des rubis dont elle est couverte.

Le reste du décor est d'une naïveté sans doute involontaire, qui amuse les yeux tout en donnant une impression intense d'exotisme et de lointain. La salle, très vaste, pour plus de mille personnes, mais sans recherche d'aucune sorte, est tout simplement une de ces constructions légères en bois, en nattes et en bambou, comme celles que l'on fait ici pour les grandes fêtes religieuses, aux abords des temples. Des deux côtés de la scène, il y a des loges pour les princesses de l'ancienne famille souveraine ; mais elles ne viendront point ce soir, ce n'est pas "leur jour". Et par ailleurs, tout le parterre, tous les sièges sont garnis de spectateurs au torse nu. Une température de serre chaude, et des parfums de fleurs.

C'est dans une langue disparue, mère de nos langues indo-européennes, c'est en sanscrit que Balamoni chante, et que la pièce entière sera jouée, comme elle a été écrite jadis, dans la nuit des temps ; mais tous les personnages qui écoutent, excepté moi, ont assez d'érudition pour comprendre.

Et voilà à peu près quel en est le thème. La jeune princesse, que la bayadère incarne ce soir, est aimée par sept jeunes princes à la fois, tous frères. Pour ne pas se faire souffrir les uns les autres, ils ont échangé le serment qu'aucun d'eux ne la possèdera jamais, pas même celui des sept que le roi, leur père, a désigné pour être son époux et qui doit venir la chercher dans ce palais, où elle est gardée. Les premiers temps, donc, ils sont tous heureux, sachant se contenter de son amitié et de son sourire. Mais un jour, dans un bois où ils étaient en chasse, les Esprits du mal, prenant forme de saints fakirs à cheveux blancs, viennent les tenter, chacun en particulier, cherchant à réveiller leur amour et à les exciter les uns contre les autres par de fausses dénonciations. Alors, la haine et le malheur entrent au palais, avec mille projets de violence et de crime. Cependant, les Esprits du bien, avant qu'aucun forfait soit commis, interviennent à leur tour, et après une lutte acharnée, ils reprennent possession des âmes. Et les sept princes retrouvent le calme résigné, auprès de leur soeur d'adoption, jusqu'au temps où la vieillesse, en éteignant leurs désirs, ramène chez eux tous la félicité parfaite, dans le sentiment du devoir accompli.

Pendant un entr'acte, je suis allé dans la loge de Balamoni, qu'on avait prévenue de ma visite, pour la remercier d'être si jolie et de jouer avec une mimique si pure son rôle virginal. Je l'ai trouvée dans une petite chambre toute simple, tapissée de nattes, où ses diamants et ses atours, épars çà et là, détonnaient comme les présents fantastiques de quelque génie dans une cabane de bergère. Dès la porte, ses serviteurs m'ont passé au cou, suivant l'usage, un épais collier de fleurs naturelles, entremêlées de fils d'or, et elle m'a tendu la main, avec une grâce aisée et comme il faut. Son projet, qu'elle m'a confié, est de ressusciter tout le vieux théâtre sanscrit, composé de

Ne dites pas :
Nous aurons DAVANTAGE de plaisir.
Il a des gants EN peau.
La maison A mon frère.

UNE héliotrope.
UNE hôtel.
Place HONORAIRE.
UNE BELLE ivoire.
Noir comme GEAL.
Je suis allé à la MAIRIE.
Elle est très MALINE.
Une fièvre MALINE.
Ce mur menace DE ruine.
Une forêt OMBRAGEUSE.

Il est arrivé AVEC le train de cinq heures.
Tant PIRE.
Prenez garde de NE PAS tomber.
Cette semaine ICI.

Dites :
Nous aurons PLUS de plaisir.
Il a des gants DE peau.
La maison DE mon frère.

UN héliotrope.
UN hôtel.
Place HONORIFIQUE.
UN BEL ivoire.
Noir comme le JAIS.
Je suis allé à la MAIRIE.
Elle est très MALIGNÉ.
Une fièvre MALIGNÉ.
Ce mur menace ruine.
Une forêt OMBREUSE.

Il est arrivé PAR le train de cinq heures.
Tant PIS.
Prenez garde DE tomber.
Cette semaine-CI.

pièces admirables. Et elle a bien voulu se dire flattée quand je lui ai annoncé que je parlerais d'elle à mes amis de France.

Au lendemain de cette soirée, dans un lieu banal s'il en fut, j'ai rencontré la bayadère. C'était à la gare du chemin de fer de Madras. — car le chemin de fer, hélas ! passe à Madras. Deux servantes l'escortaient. Elle venait prendre le train pour aller inspecter ses propriétés à la campagne, comme eût pu faire n'importe quelle petite bourgeoise bien modeste et bien sage. Il est vrai qu'au milieu de la foule indienne qui se trouvait là en vêtements plutôt misérables, elle avait l'air d'une vêtue qui se serait égarée. On la voyait de loin scintiller comme une étoile. Elle portait des diamants aux oreilles, des diamants au cou et à la poitrine ; à ses beaux bras nus, des diamants depuis les poignets jusqu'aux épaules. Et d'autres, d'une limpidité rare, accrochés à la cloison de son petit nez frémissant, retombaient sur sa bouche. Elle avait tant de réserve et de dignité dans l'allure, la bayadère, que je l'ai saluée comme j'aurais fait pour une femme du monde. Elle m'a répondu à l'indienne, en se touchant le front de ses deux mains surchargées de rubis. Et puis, avec ses suivantes, elle est montée... dans un compartiment de dames seules !...

Et je gardai l'image de la bonne Balamoni dans les yeux, en quittant les horribles parages de cette gare pour me rendre au temple de la déesse. On m'avait, du reste, conté dans la journée plusieurs choses gentilles qu'elle a faites. Entre autres, celle-ci : le mois dernier, des dames européennes qui qu'étaient pour un orphelinat de petites Hindoues étaient venues frapper à sa porte. Et Balamoni, avec son beau sourire, leur a donné un billet de mille roupies (environ deux mille francs). Elle est secourable à tous, et les pauvres connaissent bien la route de sa demeure.

PIERRE LOTI.

DERNIERS ÉCHOS DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

La célébration de la Saint-Jean-Baptiste à Montréal a eu, cette année, un immense retentissement. Agissant de concert, les autorités religieuses et les pouvoirs civils avaient organisé des démonstrations grandioses, dont le souvenir restera ineffaçable dans les annales de notre histoire nationale.

Au frontispice de l'Album Universel figure aujourd'hui une excellente vue du monument Bourget, dont le dévoilement a eu lieu solennellement, le 24 juin. Le bronze élevé à la mémoire du second évêque de Montréal est l'œuvre du célèbre sculpteur canadien, Philippe Hébert, et il est digne du saint prélat qu'il immortalise, comme de l'artiste qui l'a coulé.

Parmi les événements qui forment les principaux clous de la dernière fête nationale, se trouve l'inauguration de l'église paroissiale Saint-Jean-

baptiste de Montréal, l'un des plus beaux temples catholiques du diocèse.

Le banquet du 26 juin, au "Montagnard", a été couronné d'un succès éblouissant. Plus de trois mille convives y ont pris part, au sein du plus vibrant enthousiasme. De tous les discours qui ont été prononcés à ce banquet patriotique, celui de l'honorable M. Thomas Chapais peut être cité comme modèle au genre, et les chaleureux applaudissements qu'il a soulevés témoignent hautement de la valeur de cette pièce d'éloquence. Nous en offrons le texte même à l'admiration de nos lecteurs :

" Il y a quatorze siècles, un roi barbare, vainqueur par l'innovation du Christ, se faisait baptiser avec trois mille de ses soldats. Et cet événement devenait l'un des grands faits de l'Histoire. Il y avait eu jusqu'à ce moment dans les Gaules, des Gaulois, des Gallo-Romains, des Francs. Ce jour-là, une nation nouvelle surgissait du baptistère de Reims ; la France chrétienne naissait sous la bénédiction de saint Rémi, et recevait, dans la personne de Clovis, une glorieuse investiture.

" Depuis cette date mémorable, elle a occupé dans l'Histoire une place immense ; elle a exercé une action toujours profonde et souvent décisive ; elle a provoqué tour à tour l'admiration, l'amour, la crainte, quelquefois la haine, mais jamais l'indifférence.

" Appelé à proposer un toast à la France, au milieu de cette splendide manifestation patriotique, je ne puis me défendre d'un certain embarras. C'est à cette noble nation que le Canada doit l'existence ; mais, depuis que nos destinées ont été désunies, elle a éprouvé bien des transformations et suivi parfois des impulsions qui semblaient augmenter encore la distance entre elle et nous. Cependant, Messieurs, je me hâte de le dire, nous ne devons point, lorsque nous pensons à la France ou que nous parlons d'elle, nous emprisonner dans le cadre étroit d'un moment ou d'une impression uniques. La France, ce n'est pas un homme, que cet homme s'appelle Louis XIV, Mirabeau ou Napoléon ; la France, ce n'est pas une régence, que ce régime se nomme monarchie, empire ou république ; la France, ce n'est pas une époque, que cette époque soit celle des héros des croisades, de l'éblouissant dix-septième siècle ; ou de la fabuleuse épopée militaire qui marque le début du dix-neuvième. Non, ce ne sont là que quelques-uns des aspects multiples sous lesquels elle s'est successivement manifestée. La France, c'est une grandiose entité nationale, douée par Dieu des dons les plus magnifiques, des facultés les plus merveilleuses, et vivant à travers les siècles d'une vie intense et ardente dont les rayonnements ont souvent ébloui le monde et dont, parfois, les tressaillements l'ont fait trembler. Cette vie de la France, il faut la considérer dans son ensemble, si l'on veut en avoir une idée juste. Il faut gravir la montagne pour embrasser d'un vaste coup d'oeil son histoire quatorze fois séculaire, pour voir s'accuser nettement son relief général, et se dégager les traits saillants de sa véritable physionomie. Et lorsqu'on fait cela, Messieurs, lorsqu'on se place à cette hauteur pour la considérer, on constate que la France a été l'une de ces grandes nations providentielles qui occupent une place choisie dans les annales de l'humanité. On constate que, malgré ses faiblesses et ses fautes, malgré ses heures d'égarément et de coupable aberration, elle a été dans le monde le chevalier de Dieu, le héros de la vérité, l'apôtre de la foi, le glaive vivant de la justice, le porte-flambeau de la civilisation chrétienne. On admire ses exploits guerriers, mais plus encore son génie clair et pénétrant, ses aspirations idéalistes, et cette flamme d'enthousiasme généreux qui lui a fait accomplir tant d'actes sublimes. Ah ! cette histoire de notre vieille Mère-patrie, combien l'on aime parfois à s'y réfugier, à s'y plonger comme dans une onde fortifiante et salutaire où se retrouvent les espoirs fatigués et se ranime la confiance hésitante.

" Un grand orateur a dit : " Que la France est difficile à juger ! " C'est pour nous surtout que cette parole est vraie. Il nous est plus difficile qu'à toute autre nation de juger la France avec cette impartialité froide qui est un des attributs de la justice. Son sang bouillonne dans nos veines. Elle a été la mère de notre nationalité, elle est restée la mère de nos intelligences. Ses vieilles chansons ont bercé nos premiers sommeils, et en apprenant notre histoire, nous y avons trouvé pendant un siècle et demi le prolongement

de la sienne. Nous allons puiser sans cesse aux sources intellectuelles que son génie a fait jaillir, et nous essayons de suivre la trace lumineuse de ses maîtres immortels, dans nos faibles efforts pour nous élever vers les sommets lointains de la beauté littéraire et artistique. Quoique nous ayons été séparés d'elle par la volonté de Celui qui dirige les événements et les peuples, quoique tout lien politique soit à jamais rompu entre elle et nous, quoique nos destinées soient irrévocablement différentes des siennes, nous lui sommes restés attachés par toutes les fibres de notre cœur. Et voilà pourquoi dans ses vicissitudes et ses fluctuations, au lieu de la juger avec la calme assurance de l'impassible critique, nous subissons profondément et souvent douloureusement le contre-coup de ses émotions, de ses luttes et de ses perfectionnements. Nous souffrons quand elle souffre, nous nous réjouissons quand elle prospère, nous exultons quand elle triomphe, nous gémissons quand elle semble désert ses voies traditionnelles et abdiquer sa vocation historique. Que voulez-vous, nous l'aimons ! Et c'est précisément quand elle nous attriste que nous sentons combien elle nous est chère. Car la pierre de touche de l'amour, c'est la somme de douleur que peut vous

France. La guillotine abat les têtes les plus hautes et les plus saintes, et dans Notre-Dame profanée, une tourbe hurlante fait monter sur l'autel "le marbre vivant d'une chaire publique." Grand Dieu ! dans quel abîme de sang et de boue va donc s'effondrer le peuple "christianissime !" Attendez, messieurs, détournez vos regards de 1793. Onze ans sont écoulés ; nous sommes en 1804. Voici de nouveau Notre-Dame, mais Notre-Dame purifiée et déployant une splendeur et une pompe qu'ont à peine connues ses plus beaux jours. Au milieu d'une foule immense, où se pressent les généraux, les magistrats, les hauts dignitaires, les représentants de toutes les élites sociales, apparaît le prestigieux vainqueur d'Arcade, des Pyramides, et de Marengo, et dans la personne de ce héros fatidique, plus grand qu'Alexandre et César, la France nouvelle, née des ruines de l'ancien régime écroulé sous le souffle de Dieu, vient recevoir la bénédiction du vieillard qui représente ici-bas Jésus-Christ, le roi immortel des peuples. Ah ! oui, l'histoire renferme de tragiques leçons, mais elle contient aussi des pages où l'enseignement du passé a presque l'accent d'une promesse d'avenir.

" Messieurs, Lacordaire, qui fut un grand moine

disait aux paysans du Bocage que Louis XVI avait été exécuté, que Louis XVII agonisait et que la royauté était morte en France, ces obscurs héros, courant à la bataille, répondaient par ce cri de loyalisme invincible : " Vive le roi quand même ! " Messieurs, vous avez peut-être entendu dire, vous avez peut-être lu que la France chrétienne se meurt, que la France chrétienne est morte. A cette parole poignante, quelque chose se déchire, quelque chose se révolte en nous : notre cœur saigne, nous sentons le besoin de jeter au vent du ciel une dénégation éperdue, et ce cri d'opiniâtre espoir jaillit de nos lèvres : Vive la France, quand même ! Vive la France, prêtresse de l'idéal ! vive la France, propagatrice de la vérité ! vive la France, soldat de la justice ! vive la France, apôtre ! vive la France, martyr ! vive la France, qui verse son or et son sang sur toutes les plages, et qui fait flotter jusqu'aux confins du monde le drapeau de la civilisation et de l'Évangile !

" Messieurs, à la France, patrie de nos aïeux ! "

En terminant nos commentaires relatifs à la récente célébration de la Saint-Jean-Baptiste, nous sentons le besoin de protester contre un déplorable abus. Nous ne pouvons comprendre pourquoi



La procession défilant par la rue Ste Catherine, (Photo, Laprès & Lavergne, 360 rue St-Denis)

lafliger l'être aimé.

" Je disais tout à l'heure que la France ne doit pas être considérée simplement dans une époque. Qu'est-ce que quinze ans, qu'est-ce que vingt-cinq ans dans la carrière d'un peuple ? Pas plus qu'une heure dans la vie d'un homme.

" Au lendemain d'Azincourt, on peut se demander si la nation française n'avait pas à jamais perdu son indépendance nationale. Le roi de France était devenu le roi de Bourges, pendant que le roi d'Angleterre était couronné dans Paris.

" Sombres jours ! crise terrible qui ressemblait aux affres de la mort ! Mais, à ce moment, une petite paysanne de France, une humble bergère de Domremy, entendait des voix mystérieuses lui commander " de faire cesser la grande pitié qui était au cœur " de sa patrie. Elle imposait aux princes et aux capitaines la foi en sa mission, arborait sa virginale bannière, sauvait Orléans assiégé, culbutait les envahisseurs et conduisait triomphalement à Reims le roi de Bourges, que le double sacre de la victoire et de l'onction pontificale refaisait vraiment roi de France. Franchissez maintenant trois siècles et voyez cet autre spectacle. La Terreur règne à Paris, et de là s'étend comme un nuage sanglant sur toute la

et un grand Français, a dit un jour :

" Le son que me rend la France est le son d'un peuple qui marche vers Dieu par des chemins couverts et détournés, quelquefois il revient sur ses pas et semble fuir ce qu'il cherche, mais le chemin se redresse et l'emporte.

" Messieurs, qu'il en soit ainsi, maintenant et à jamais ! Que le chemin de la France, aux heures douloureuses où elle semblerait se détourner du but divin, se redresse toujours à temps et l'emporte vers la vérité, la justice et la liberté. Ah ! si nos faibles accents pouvaient parvenir jusqu'à elle à travers l'espace immense, nous lui crierions : " O mère ! mère de nos aïeux, de notre enfance nationale et de notre vérité intellectuelle ! Nous t'aimons, tu le sais, et jamais nos voix ne se sont jointes à celles qui t'ont jeté l'anathème. Eh ! bien, nous t'en conjurons, ne te laisse pas enlever le glorieux diadème que les siècles ont posé sur ton front. Reste fidèle à tes origines, à tes traditions, à ton histoire. Et en conservant cette primauté morale qui t'a faite grande et forte, conserve-nous cette fierté enthousiaste avec laquelle nous nous sommes toujours proclamés tes enfants.

" Pendant les guerres de la Vendée, quand on

certaines Canadiens persistent à arborer le drapeau étoilé des Etats-Unis, le jour de notre fête nationale. Pareille action ne vous semble-t-elle pas un stupide contre-sens ? Eh quoi ! le peuple canadien-français a choisi le 24 juin de chaque année pour en faire son jour de fête patriotique. A cette occasion, il ne peut arborer à bon droit que des drapeaux qui lui rappellent son glorieux passé, ou l'empire sous la protection duquel il grandit. Or, quel sentiment patriotique peut faire naître en nous, Canadiens-français, la vue de l'étoilé étoilé, symbolisant à nos yeux un peuple contre lequel nous avons combattu plus d'une fois, et qui dédaigne d'entretenir avec nous des relations amicales, au simple point de vue du commerce ?

Quand les Yankees célèbrent leur fête nationale, ils se gardent bien de dérouler sous leur ciel le drapeau qui fait notre orgueil à nous. Imitez-les, et laissons à un autre firmament que celui du Canada les étoiles symboliques de la République américaine.

RESSOURCE PRECIEUSE

Quelle ressource précieuse que le fameux BAUME RHUMAL ; il guérit comme par enchantement les rhumes les plus obstinés.

L'EXPOSITION DE SAINT-LOUIS EN 1904

L'Exposition Universelle, qui sera tenue à Saint-Louis, Missouri, en 1904, à l'occasion du centenaire de l'achat de la Louisiane, sera plutôt un déploiement de la manière employée pour la fabrication qu'une exposition de produits manufacturés, et c'est ce qui la distingue de celles qui ont eu lieu dans le passé.

Ce sera, en vérité, la plus belle école technique dont il ait été fait mention dans l'histoire de l'univers entier, et le visiteur, venant de toutes les parties du globe, aura une idée des procédés les plus modernes employés dans nos industries. C'est un avantage qu'il n'aurait pu obtenir durant toute une vie de voyages.

Lorsqu'il s'est agi du choix du site où doit se tenir la grande exposition, il a fallu recourir aux meilleurs experts en géologie, et ce n'était pas une mince besogne, il a fallu détourner le cours d'une rivière et lui faire un lit nouveau. Il a fallu aussi canaliser des centaines de milles de terrains vierges. On a nivelé des collines, on a rempli des vallées, on a transporté de grands arbres d'un lieu à un autre, enfin on a donné à cette partie du pays un aspect tout nouveau.

Peu après, huit grands édifices surgissaient, suivis bientôt de la construction des pavillons d'Etat, dont la structure élégante embellissait déjà cette ville nouvelle.

Pour faire les plans de ces édifices, les architectes ont employé vingt-deux mille quatre cents livres de papier. Quarante hommes y ont travaillé pendant un an. Quatre-vingts journaliers ont travaillé pendant au delà de 200 jours aux excavations pour les fondations. Cent quarante charpentiers, pendant ce laps de temps, ont préparé le bois nécessaire aux édifices. Cent cloutiers, assistés d'un nombre égal de journaliers, ont pris cent jours à réunir ces pièces, préparées par les charpentiers. Pour couvrir ces édifices, on a employé cinquante hommes pendant deux semaines, et pour les peinturer, cent peintres pendant soixante jours. Il a fallu 3,000 gallons de peinture pour exécuter ces travaux.

Toutes les nations de la terre y seront représentées, l'Allemagne par un château légendaire des bords du Rhin; la France, par la reproduction du grand Trianon.

Le Japon rivalisera avec les nations européennes. On y verra des villages Philippins, ainsi que ceux des habitants des Iles Samoa, Hawaï et Porto-Rico.

Le plus beau spectacle de l'Exposition Universelle de Saint-Louis sera, sans contredit, celui des trois cascades coulant du sommet du Mont des Arts et venant tomber dans le grand bassin des lagunes, au pied de cette petite montagne.

La scène sur laquelle apparaîtront les artistes qui donneront des représentations durant l'exposition, représentera une colline demi-circulaire,



L'ÉDIFICE DU JOUR DES ÉTATS-UNIS

mesurant 1,900 pieds de largeur par 1,100 de hauteur. Au pied de cette colline sera le grand bassin où se déverseront les cascades, et au centre de ce même bassin, il y aura une immense salle de spectacles.

Pour les travaux d'ornementation aux terrains et aux édifices, on a dépensé un demi-million de dollars.

Le nombre total des pièces d'art reproduites est d'un delà de mille.

Tous les sculpteurs de mérite des Etats-Unis y ont contribué.

En arrière du monument de Saint-Louis, et juste en face des édifices qui se trouvent à l'entrée du palais, se dresseront deux immenses statues équestres, l'une représentant Louis Joliet et l'autre De Soto.

LES CHARMEURS DE CROCODILES

Le crocodile est, chacun le sait, un animal peu sociable, mais il existe à Java une caste de prêtres qui sont chargés de charmer des crocodiles regardés encore comme sacrés, les charmeurs gardent jalousement le secret de leurs dressages, mais un voyageur qui a pu les voir officier nous décrit leurs manœuvres :

Au bord du lac Ranou, à Java, existe une tribu qui sait charmer les crocodiles...

Cette peuplade, qui a gardé un culte presque hindou pour ces dangereux animaux, se plaît à les réjouir de chants, de danses, de musiques, mais elles le cache avec soin aux regards des profanes.

Le tam-tam sonore ne les fait pas fuir, les sauriens, il les attire jusqu'au bord du rivage ; car c'est l'heure du déjeuner, le signal avec lequel on leur rappelle qu'il est temps de manger...

Les crocodiles ne sont pas en retard d'une minute ; le nez hors de l'eau, ils nagent vers le lieu

où la pâtée leur est jetée ponctuellement. Il n'est pas bon qu'un crocodile ait sa faim...

Il pourrait alors en effet avoir l'idée de se nourrir d'une autre façon, et de s'attaquer à ses charmeurs...

Les indigènes, malgré leur adoration pour l'animal sacré, n'ont sans doute aucun goût pour connaître l'état de ses mâchoires, la scie aiguë de ses dents...

Quand le troupeau des crocodiles s'est rangé pour recevoir les aliments qu'on lui destine, le chef paraît...

On décime les basses-cours pour entretenir la faim des auriens, pour calmer la voracité si connue des dangereux crocodiles...

Quand leur appétit est satisfait, le chef alors tout en s'adressant aux sauriens qui le regardent faire, descend dans l'eau, et les caresse de la main...

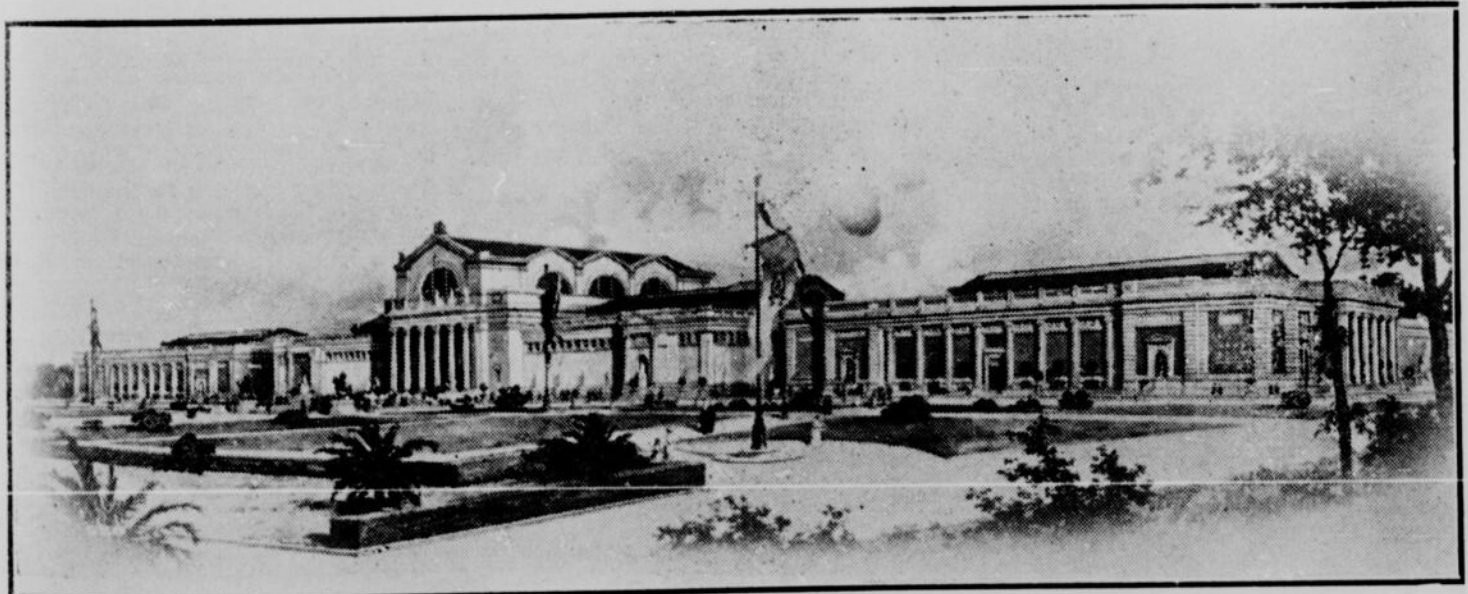
Mais il remonte aussi parfois précipitamment sur la berge, car un crocodile dont l'estomac n'est pas encore assouvi l'a regardé d'un mauvais oeil, et semble devoir faire un mauvais parti à ses membres...

La chair humaine lui dirait encore quelque chose, et il comparerait volontiers avec celle des poulets qu'on lui a donnés tout à l'heure, rien que pour voir si c'est aussi tendre, aussi fin et aussi délicat.

Mais le chef est prudent ; il a vu bien des compagnons se baigner et être la proie des crocodiles.

Il est là dans ses plus beaux atours ; son turban rouge où des plumes d'oiseaux forment une crête lui donne grand air.

Sur un signe, le tam-tam reprend, la flûte fait entendre une mélodie plaintive, qui est comme le regret indigène de ne pouvoir donner davantage aux animaux sacrés, et docilement, les crocodiles s'éloignent, comprenant que le repas est consommé et que ce n'est pas aujourd'hui qu'on pourra manger le grand chef revêtu de ses plus riches vêtements.



LE PALAIS DES ARTS

LA TRIBUNE DES JEUNES

ESSAIS INÉDITS

SI...

Ah ! si j'avais des cheveux blonds,
Embroussillés, drus et très longs,
Comme il en pousse aux grands artistes ;
Si j'avais des grands yeux rêveurs,
Où passent de vagues lueurs,
Parfois vives, plus souvent tristes !

Si j'avais des habits très vieux,
Que le plus cruel envieux
Verrait passer, sans jalousie ;
Si j'aimais, sous les bois épais,
En quête de calme et de paix,
A promener ma fantaisie !

Si je sentais le divin feu
M'emporter vers le pays bleu,
Qu'on nomme le pays du rêve ;
Si mon cœur, immatériel,
Ne se repaissait que de ciel,
Y puisant l'idéale sève !

Si j'avais une lyre d'or,
Tantôt vibrante comme un cor,
Tantôt douce comme un murmure ;
Si mon âme, éprise du beau,
Aimait le rythme du ruisseau
Et la chanson de la ramure !

Si j'étais... ce que je ne suis,
Je dissiperai mes ennuis
En étant quelquefois poète ;
Mais je désire en vain, hélas !
Être ce que je ne suis pas ;
Et la Muse reste muette !

PAUL HYSSENS.

Juin, 1903.

PAYSAGE CONNU

On sait — ou l'on ne sait pas — que la montagne de Montréal, "notre montagne", a été calomniée, pendant un certain temps : on la prétendait inaccessible aux voitures. Il fallut la "furie anglaise" d'un brave capitaine d'artillerie, qui alla dresser une batterie au sommet, pour qu'on ouvrit les yeux à la vérité.

Tant qu'elle restera inaccessible aux tramways, tout sera bien.

L'arrivée des voitures ne chassa pas les piétons. Au contraire, ces derniers bénéficièrent des routes carrossables, — créées de toute pièce, à certains endroits, peut-on dire : longues traînées de sable rapporté, adossées au roc nu et soutenues, de l'autre côté, par des amoncellements de roches taoussues.

Chaque beau jour, il y a affluence à notre parc agreste, qui est pour les Montréalais ce qu'est pour les Québécois la terrasse Dufferin : de son observatoire, on découvre aussi le fleuve et ses campagnes.

Je regrette seulement que, sur le point le plus élevé, ne se dresse pas une croix, — la croix que Paul Chomedey de Maisonneuve y érigea au printemps de 1641, au-dessus des têtes inclinées des sauvages indiens, cette croix qui protégea si tangiblement Ville-Marie.

Quel antiquaire la retrouvera et la restaurera ? Où est-elle tombée ?

Aucun miracle ne nous la fera donc découvrir, comme fut découverte la première et la plus sainte des croix.

Toutes celles du cimetière y suppléent, c'est vrai.

Je me suis rendu dernièrement à la montagne. Elle est toujours jeune et belle.

La route escarpée est toujours ombragée de beaux arbres, accrochés aux schistes irréguliers.

On y va faire de pieux pèlerinages ; on y rencontre des couples roucoulant et tendres. Et,

sur la vaste cité des morts, au-dessus des monuments du souvenir que la perspective et les feuillages entrelacés font sans limite appréciable, passe le souffle du renouveau, flotte le parfum des pommiers en fleurs.

ALFRED.

CONTE VRAI

Un précoce amateur de la dive bouteille,
En attendant chanoine enfant en cœur main,
Remuant, à un nez creux, un doux fumet de treille,

En un regain ou vieillissant du vin
S'introquait un jour, de bon matin,

Je ne sais par quel sortilège,

C'était en un maudit collège

Où depuis un semestre entier,

Sevré de sa liqueur chérie,

Séchaît debout notre pauvre écolier

En proie à l'atroce pépie.

Par hasard donc ayant le secret éventé

D'un caveau noir, près de la sacristie,

Qui récélait en son obscurité

Certain Chablis d'un crû très réputé,

Et fort idoine à servir pour la messe,

Il se promit d'y puiser largement

Et surtout très secrètement,

Quitte à s'accuser à confesse

De ce petit détournement.

Déjà vingt fois il avait fait bombance

Et de maints brocs avait vidé la panse,

Quand un jour, par hasard, l'économe alla voir

Sa cave au vin. Or bien on pense

Avec quel affreux désespoir

Il vit ses bouteilles cassées,

Lamentablement renversées,

A droite, à gauche dispersées.

Le ciel sait les douleurs que son âme endura,

Les larmes que son oeil, son unique oeil, pleura.

L'excès de sa douleur, aussi, lui suggéra,

Pour découvrir l'auteur de ce méfait pendable,

Une ruse d'Apache, un truc abominable :

Un poison, par ses soins, au nectar fut mêlé

Qui ferait, par sa force, aussitôt qu'avalé,

A des signes flagrants, connaître le coupable.

De quoi, lorsqu'il s'agit de préserver son vin,

Un économe n'est-il point capable ?

Il réussit de reste ; et, dès le lendemain,

Notre amateur s'en va, le cœur plein d'espé-

[rances,

(Comme tout écolier la veille des vacances)

Pour clore dignement ripailles et bombances,

S'abreuver à gogo du liquide divin.

Dans la bouteille frelatée,

A dessein mise à sa portée,

Il boit, le malheureux ! le poison à longs traits.

Bientôt il en ressent les funestes effets

Et veut, mais c'est en vain, céder sa maladie.

Digne fruit de si grands forfaits.

Il dut tout avouer, rendu fut à la vie,

Et, tout confus,

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

URBAIN RUSTIQUE.

LE BAISER DE PAIX

Les fêtes du jour de l'an ramenaient le pauvre collégien au foyer paternel. Depuis deux heures, c'était un éblouissement pour lui que de voir toutes les choses nouvelles, éparses çà et là, dans les appartements, sur les murs ; des portraits, des tapisseries "aux serpents d'or", des meubles surmontés de grands pots remplis de fleurs artificielles, représentant quelques plantes exotiques, un vase d'argent pour le jeu de cartes, etc., etc...

—Mère, c'est joli, cela !... oh ! comme c'est fin !... Vous avez dû payer ça bien cher !... Que votre maison est donc changée depuis le mois de septembre !...

Il n'en revenait pas, le pauvre sauvage d'écolier, lorsque, soudain, sa soeurette, qui était partie dès la matinée pour le couvent, et qu'il n'avait pas encore vue, s'annonça au dehors par un rire perlé. Puis il entendit, aussi, d'autres rires, des rires qui sonnaient bien clair, se fusaient comme des cris de rossignol. Il se retourne : au même instant, une fillette lui saute au cou et lui plaque sur les lèvres deux retentissants baisers. Comme il lève la tête, sous le poids d'une douce émotion, le frérolet voit s'encadrer dans l'embrasure d'une porte sa gentille "payse", douce, riieuse, les cheveux sur les épaules. Il pense : "M'aimet-elle toujours ? Que vais-je faire ? Dois-je l'embrasser ? Mais maman !... Est-ce convenable", et mille autres choses le font hésiter, tout confus... —Et à moi, Charles ! tu ne donnes pas de baiser ?...

Alors, comme si ces mots, sortis de la bouche si rose, si riieuse de sa petite amie lui tournaient la tête, il paraît chanceler : "Alicé !" Sur la joue un peu rouge de la jeune fille il dépose un baiser.

LOUIS MANON.

Sainte-Thérèse de Blainville, juin 1903.

LE GRAND BAGNE

Il est un baigne immense où tous les condamnés,
Rivés à des douleurs de diverse nature,
Mourront dans le malheur, par le sort enchaînés,
Malgré tous les efforts de l'humaine nature.

Des hommes, des vieillards, des enfants et des [femmes
Cheminent moribonds dans ce terrestre enfer,
Torturés dans leurs corps, torturés dans leurs
Retenus par la vie—affreux boulet de fer, [âmes,

Dans un sombre atelier la cruelle torture
Sur l'étau du supplice invente constamment
De nouveaux instruments, qu'au fur et à mesure
D'innombrables bourreaux appliquent brusque- [ment

Sur le corps des forçats ; tandis que la tristesse
Enfantant le dégoût, les sombres désespoirs,
L'amertume de tout, l'angoisse, la détresse,
Y trône en souveraine, exerçant ses pouvoirs
Sous les yeux de la mort, qui, dans ses mains [affreuses,

Sur l'immense chiourme étend, sans se lasser,
Ses filets inhumains, ses trappes ténébreuses,
N'épargnant que le temps qu'elle laisse passer !

Les plaisirs et les jeux, dans une course folle,
Écartant les bourreaux, tendent aux malheureux
Leur coupe enchantresse, insipide et frivole.
Pour un petit moment, semblant éloigner d'eux
Les douleurs, les chagrins qui reviennent bien vite,
Plus nombreux, plus aigus, suivis par le remords
Prenant d'assaut les cœurs, les âmes qu'il agite,
Ajoutant ses tourments aux souffrances du corps,

Ce baigne de douleurs, de misères notables,
Ce baigne sur lequel la justice, tel-bas,
Ses bagnes modèle pour punir les coupables,
C'est l'Eden que le Maître, un triste jour, hélas !
Changea pour vous, pour moi, déchus, inconsola- [bles,

En un baigne où l'on vit souffrant jusqu'au trépas !

Néanmoins, en ce lieu de cruelle détresse,
Il existe un chemin très abrupt, non tortu,
Conduisant au bonheur, au calme, à l'allégresse :
C'est le chemin tracé par l'austère vertu.

Mais parmi les forçats qui peinent sur la terre
En trouve-t-on beaucoup qui suivent ce chemin ?
On a beau les chercher, hélas ! on n'en voit guère,
Car on peut les compter sur les doigts de la main !

AUGUSTE CHARBONNIER.

LES BARBIERS

Tout change — tout ! excepté les barbiers, leurs habitudes, leurs manières, leurs boutiques — qui ne changent jamais ! Ce que vous éprouvez la première fois que vous mettez les pieds dans la boutique d'un barbier, ressemble à ce que vous éprouverez jusqu'à la fin de vos jours toutes les fois que vous entrerez dans la boutique d'un barbier. Tenez, ce matin, je vais me faire raser comme à l'ordinaire. Un client entre par la porte de la rue Washington, tandis que j'entre par la grande rue — bien entendu ! Je me dépêche, c'est inutile, il a de l'avance sur moi. Je le suis de près, et ne va-t-il pas s'asseoir sur le seul fauteuil libre ? précisément celui du meilleur garçon ! c'est toujours comme ça.

Je me mets dans un coin, dans l'espoir d'hériter du premier fauteuil libre, pour avoir le meilleur des deux autres garçons ; parce que ce dernier est en train de peigner les cheveux de son client, tandis que son camarade n'a pas encore fini de cirer et de pommer la tête du sien. Je calcule mes chances avec intérêt. Quand je vois le No 2 gagner sur le No 1, mon intérêt se change en sollicitude. Quand le No 1 s'arrête un instant pour rendre de la monnaie à un nouvel arrivant, qui demande un billet de bain, et perd ainsi du terrain dans la course, ma sollicitude devient de l'anxiété. Quand le No 1 repart et que tous les deux, lui et son camarade, après avoir jeté de côté la serviette, épousseté la poudre sur les joues de leurs clients, se trouvent avoir des chances égales pour arriver au premier "A qui l'tour ?", alors, je retiens ma respiration !

Mais quand, à ce moment décisif, le No 1 s'arrête pour donner deux coups de peigne dans les sourcils de son client, je m'aperçois qu'il a perdu la course d'une seconde : je me lève, indigné, et sors brusquement, de peur de tomber dans les mains du No 2. J'avoue que je ne possède pas cette enviable fermeté qui permet à un homme de regarder fixement dans les yeux un garçon souriant et de lui dire qu'il préfère attendre que l'autre ait fini.

Je reviens au bout d'un quart d'heure, comptant sur une meilleure chance. Tous les fauteuils sont près maintenant, et quatre individus attendent en silence, l'air hargneux, impatienté, ennuyé de tous les gens qui attendent leur tour dans une boutique de barbier. Je m'étends sur un vieux sofa divisé en compartiments par des bras de fer et, pour tuer le temps, je lis les réclames encadrées de toutes sortes de marchands d'eaux infallibles pour la teinture et la coloration des cheveux.

Ensuite, je déchiffre les noms grasseyés des étiquettes qui décorent les bouteilles de vinaigre de toilette ; puis, les noms et les numéros des savonnettes des clients, rangées dans le casier. J'étudie les images à un sou collées sur les murs et représentant des batailles, les portraits des présidents, des sultanes voluptueusement étendues, ou l'insupportable gamine qui met les lunettes de son grand-père.

Je mandis de tout mon cœur le joyeux canari et l'assourdissant perroquet, ornements obligés de toutes les boutiques de barbier. Enfin, je ramasse le moins déchiré et le moins sali de tous les vieux journaux illustrés qui traînent sur la table, et je commence à lire leurs comptes-rendus stupides et faux d'événements oubliés depuis longtemps.

C'est à moi ! Une voix a crié : "A qui l'tour !" et je me livre... au No 2. Parbleu ! — toujours comme ça !

Je lui dis humblement que je suis pressé ; il en paraît aussi touché que s'il n'avait jamais entendu chose pareille. Il me redresse la tête et m'attache une serviette autour du cou. Il fourre ensuite ses doigts dans le collet de mon habit et y accroche un torchon, puis, passant ses griffes dans mes cheveux, insinue qu'ils ont besoin d'un coup de fer. Je dis que je ne veux pas de coup de fer. Il repasse les doigts en disant qu'ils sont un tantinet trop longs pour être à la mode. "Ces cheveux demandent à être rafraîchis, surtout par derrière !" Je dis que je les ai fait couper la semaine précédente. Il paraît vexé sur le moment, puis, avec un air dédaigneux, il demande : "Qui

est-ce qui vous a coupé ça ?" — "Vous !" Vlan ! attrape, mon bonhomme !

Il se met alors à faire mousser son savon en se regardant dans la glace, s'arrêtant de temps en temps pour se voir de plus près et bien examiner son menton ou considérer un petit bouton. Il me savonne ensuite d'un côté et va passer de l'autre, quand il est distrait par des chiens qui se battent dans la rue. Et le voilà à la fenêtre, regardant le combat jusqu'à la fin et perdant 2 francs qu'il a pariés avec les autres garçons — c'est bien fait ! Il revient me savonner et me frictionne avec sa main couverte de mousse.

Il affine alors son rasoir sur une vieille brette, et entame une longue discussion à propos d'un bal masqué où il a figuré la veille, déguisé en roi, avec de la dentelle rouge et de l'hermine en peau de lapin. Il devient si fier des cancons qu'il court sur certaine jeune personne qu'il a séduite par ses charmes, qu'il fait ce qu'il peut pour prolonger la conversation, prétendant que ses collègues le dérangent par leurs bavardages. Ce sujet amène de nombreux coups d'oeil dans la glace ; il dépose son rasoir, se brosse les cheveux avec un soin tout particulier, se colle une mèche sur le front, se fait une raie par derrière et se donne un dernier coup de brosse sur les tempes, de chaque côté. Pendant ce temps, la mousse sèche sur ma figure.

Alors, il commence à me raser, enfonçant les doigts dans mon visage pour tendre la peau, tambourinant, bousculant ma pauvre tête de ci, de là, suivant les exigences de son rasoir. Tant qu'il se tient sur les côtés durs des joues, je ne souffre pas, mais quand il arrive à racler, gratter, ratis-



ser mon menton, les larmes me montent aux yeux. Il empoigne alors mon nez comme un manche et s'en sert pour s'appuyer, en rasant les coins de la lèvre supérieure.

Cette particularité insignifiante n'a l'air de rien, mais elle me fait découvrir qu'une de ses attributions dans la boutique est de nettoyer les lampes à pétrole. Je me demandais effectivement depuis longtemps à qui pouvait incomber ce soin, aux garçons ou au patron.

Je me prends alors à chercher ce qu'il va maintenant me couper, mais il ne me laisse pas le temps de la réflexion et me tranche l'extrémité du menton. Immédiatement, il aiguise son rasoir — il aurait bien dû commencer par là. Je n'aime pas être rasé de trop près, et ne voulant pas le laisser faire une seconde fois, j'essaye de lui persuader de quitter son rasoir, dans la crainte de ce qui menace encore le bord du menton, cette place si tendre où un rasoir ne peut repasser sans douleur. Il prétend qu'il ne veut qu'adoucir un passage un peu rugueux, et au même moment son rasoir glisse sur l'endroit défendu ; aussitôt, les petits boutons cuisants que je redoute tant, qui viennent quand on rase de trop près, répondent à l'appel et paraissent. Il trempe son torchon malpropre dans le vinaigre de toilette, me tapote toute la figure, et recommence, comme si jamais être humain s'était débarrassé de la sorte. M'essuie ensuite en me tapotant avec un coin sec de son torchon, comme si jamais on s'était essuyé comme ça ; mais un il fait ensuite pénétrer du vinaigre dans la cou-

barbier ne vous traite jamais comme un chrétien, pure avec son torchon, et puis bouche la blessure avec de la poudre d'amidon ; il la remouille avec du vinaigre, et serait encore à moullier et à poudrer si je ne m'étais, à la fin, révolté en le suppliant.

Il me poudre alors toute la face, me redresse et commence à me labourer la tête avec ses doigts. Il propose un lavage (shampoo) dont j'ai besoin, bien besoin, dit-il. Je lui fais remarquer que je me suis lavé la tête parfaitement, la veille, au bain, moi-même. Vlan ! attrape encore !

Il m'offre ensuite du "Glorificateur de la chevelure, de Smith", et veut m'en faire acheter une bouteille. Refus de ma part. Il fait l'éloge du nouveau parfum, "les Délices de la toilette de John", et veut m'en vendre un flacon. Nouveau refus. Il me présente alors une atrocité de brosse à dents de son invention, et, sur mon troisième refus, il me propose une affaire de canifs.

Il se remet à l'ouvrage après toutes ces tentatives infructueuses, m'asperge partout, me pomme les cheveux, qu'il m'arrache en partie avec la machine en les frottant vigoureusement ; puis peigne et brosse le reste et me fait une belle raie par derrière, sans oublier l'éternelle mèche collée sur le front.

Enfin, tout en me passant le peigne dans mes rares sourcils et en les salissant de cosmétique, il se met à me rabâcher les qualités de son chien, un petit terrier, brun et noir, quand le sifflet de midi se fait entendre : J'ai manqué le train de cinq minutes !

Il arrache le torchon, le frotte légèrement sur mon visage, et me donne un dernier coup de peigne dans les sourcils en criant gaîment : "A qui l'tour ?"

Deux heures plus tard, ce garçon tombait mort, frappé d'apoplexie. — Je veux attendre ma revanche jusqu'à demain : j'irai à son enterrement.

MARK TWAIN.

RECETTES DE CUISINE

SOUFFLE DE RIZ. — Faites une bouillie épaisse avec de la farine de riz ; mêlez-y du sucre et des macarons pilés. Parfumez à votre gré : vanille, café, fleur d'orange. Ajoutez alors cinq jaunes d'œufs, puis incorporez les cinq blancs battus en neige. Mettez le tout dans une tourtière et placez sous le four de campagne après avoir saupoudré de sucre. Le soufflé de pommes de terre se fait de même. On emploie de la féculé de pommes de terre.

POTAGE AUX ASPERGES. — Prenez environ deux pintes à deux pintes et demie de bon bouillon gras, mettez-y quatre oignons, deux ou trois navets, bouquet garni, et le blanc des asperges d'une botte ordinaire. Faites cuire à part les pointes. Quand vos blancs sont cuits, passez votre bouillon à la passoire, liez-le de deux jaunes d'œufs et ajoutez-y vos pointes d'asperge.

RIS DE VEAU EN CAISSE. — Parez et piquez ; coupez vos ris de veau par morceaux et faites cuire avec des champignons et fines herbes hachés très fin. Placez dans des caisses de papier huilées et garnies de mie de pain, saupoudrez de mie de pain et mettez sur le grill.

COMPOTE DE PECHES. — Enlevez la peau des pêches, coupez-les en deux et mettez-les dans une terrine avec 100 grammes environ de sucre semoule, une légère pincée de cannelle en poudre et deux verres de bordeaux rouge bouillant. Couvrez la terrine et laissez macérer jusqu'à complet refroidissement. Dressez les pêches et servez-les ainsi, froides.

BLANC-MANGER AUX AMANDES. — Emondez une livre d'amandes douces et 20 grammes d'amandes amères. Mettez-les à tremper dans de l'eau fraîche. Pilez avec soin en délayant peu à peu la pâte que vous obtenez avec une pinte de lait. Passez ensuite à la serviette, en exprimant bien pour extraire tout le liquide.

Ceci fait, vous ferez fondre, à feu doux, 60 grammes de gélatine et 150 grammes de sucre incorporés à l'avance dans une pinte d'eau. Retirez ce mélange lorsque tout sera fondu et laissez refroidir. A ce moment, incorporez le lait d'amandes extrait au moyen de la serviette, et vous mettez au feu.



ROSES ROUGES

Un rosier blanc couvrait de ses fleurs grimpan-tes tout un pan de mur de la vieille maison de Hollingsworth ; aussi, pendant l'été, la cheminée semblait-elle surgir d'un monceau de neige. A l'autre bout de la maison un rosier rouge étendait ses branches aux fleurs de sang. Chaque printemps et chaque automne voyaient se renouveler entre les arbustes la guerre des deux roses. C'était à Louise Hollingsworth qu'appartenaient les plantes rivales. La jeune fille adorait la culture des fleurs, et au lieu de collectionner des autographes, comme tant d'autres, elle avait conçu la fantaisie, aussi gracieuse qu'originale, de faire planter par ses amis les fleurs que ces derniers lui offraient. Les deux rosiers avaient été plantés le même jour — le rouge, nommé "Lamarque", par John Maynard, un jeune pasteur qui venait d'être nommé à la paroisse de Pontomoc, et le blanc, "James Sprunt", par Joe Bainbridge, un jeune lieutenant de vaisseau qui ne faisait que de rares apparitions à Pontomoc.

Le "Lamarque" et le "Sprunt" croissaient d'une manière phénoménale. On eût dit que chacune des plantes cherchait à devancer l'autre pour atteindre les bords du toit. D'ailleurs, grâce au climat favorable de Pontomoc, les rosiers en étaient arrivés à leur troisième anniversaire ; ils étaient de la même taille, quoique le "Sprunt" portât plusieurs boutons prêts à s'ouvrir, tandis que le "Lamarque" était encore à une semaine de sa floraison.

Ce jour-là, les deux jeunes gens se présentèrent chez Louise. Bainbridge était en congé depuis un mois, et attendait d'un moment à l'autre l'ordre de rejoindre son navire, auquel on faisait des réparations, avant son départ pour les Philippines. Le jeune lieutenant fut le premier à paraître au détour de la route et à entrer dans le jardin où Louise, à genoux, coiffée d'un bonnet de jardin et portant des gants de flanelle, prodiguait ses soins au "James Sprunt". Au bruit des pas du jeune homme, elle se redressa vivement, et le bonnet tombant en arrière, laissa voir son visage humide et rosé.

"Ma mère est comme une rose rouge", chantonna Bainbridge, sans l'ombre d'émotion dans la voix. C'était un grand et beau gaillard, à la figure mâle et au teint basané.

"Tiens, le "Sprunt" sera en fleurs demain, qu'en pensez-vous ?" dit-il.

"Le Sprunt !" fit Louise, avec une légère nuance de dédain. "Pourquoi lui avoir donné un si vilain nom ! Songez donc, planter un "James Sprunt" comme souvenir ! Voilà qui manque de poésie !

Elle s'assit sur une des marches du perron et fixa Bainbridge d'un regard vaguement hostile, tandis qu'elle s'éventait avec sa capeline. Puis, montrant du doigt les poissons enfilés sur une longue corde, que tenait à la main le jeune homme : "Ne vous ai-je point toujours dit que nous n'aimons pas le poisson ?"

Il s'assit à côté d'elle et, levant le produit de sa pêche pour le lui mieux faire admirer :

"Aussi, ne sont-ils pas pour vous" dit-il en souriant, "mais pour le "Sprunt". Ma sœur a l'habitude de planter du poisson autour de ses rosiers, et vous devriez les voir fleurir. Je me doutais bien que mon pauvre rosier n'en recevrait jamais tel, je me suis donc fait voleur par amour, et j'ai dérobé les poissons que vous voyez. Faut-il les donner tous à Sprunt, ou en réserver un tout petit pour vous ?"

"Enlevez-en la moitié," dit Louise, "et enterrez-les autour de mon Lamarque."

"Comment, le rosier de John Maynard ? — Jamais. Il perdrait bien sûr sa blancheur et sa pureté de saint. Ne vous ai-je point dit que mon poisson provenait d'un vol ?"

"John Maynard ne manque point de sentiment," dit Louise d'un air pensif. "Je peux du moins lui savoir gré d'avoir donné un nom respectable au rosier qu'il a planté. "Lamarque" et "James Sprunt" — Quel contraste !"

"Mais aussi, reprit Bainbridge, faut-il vous rappeler que le brave John, dont la langue est paresseuse, en est réduit parfois à exprimer ses sentiments par des subterfuges, dont un autre pourrait se dispenser. Tandis que moi..." Il s'arrêta pour lancer à la jeune fille un regard langoureux où perçait une pointe de malice. Louise persistait à tenir les yeux baissés.

Après un instant, le jeune lieutenant prit la serpente dont la jeune fille s'était servie, et se mit à mettre le poisson en terre tout autour de son rosier. Puis il se dirigea vers la pompe pour se laver les mains. Louise l'observait avec une apparente indifférence.

Bainbridge s'essuya les mains avec son mouchoir et se mit à contempler la bale qui s'étendait au delà des arbres comme une grande nappe b'euve, contre laquelle se détachaient deux ou trois voiles, qui scintillaient au soleil, en se dirigeant vers le pont-levis. Une expression douce et sérieuse vint aux yeux du jeune lieutenant ; il se rapprocha de Louise. Cette dernière rencontra son regard et baissa la tête aussitôt.

"Je vous aime, Louise," dit-il simplement.

Un mouvement nerveux de ses petites mains croisées sur les genoux, fut seul à trahir l'émotion de la jeune fille.

"Et vous m'aimez aussi," ajouta-t-il après un moment de silence.

Sa voix était tendre, mais calme ; il ne suppliait pas, il parlait avec certitude. Louise était encore bien loin d'admettre qu'aucun homme pût prendre avec elle ce ton d'assurance ; mais avant qu'elle eût le temps d'exprimer son ressentiment, une voix répondit pour elle, au détour du chemin,

"Ah ! bonjour, Mademoiselle," réussit-il à dire à Louise, après un violent effort pour se contraindre, mais en apercevant Bainbridge, sa langue se figea à son palais. L'alternative où il se trouvait de répéter le bonjour l'affola au point de le priver momentanément de la parole. Il inclina la tête d'un air solennel. Il s'était dit à lui-même ce matin-là en se levant : "Je l'aime ; Bainbridge en tient aussi pour elle. C'est la première fois de ma vie que j'aime une femme plus qu'une autre. Quant à lui, il a probablement laissé un peu de son cœur dans chaque pays qu'il a visité, et cependant, Dieu sait s'il court plus de chance de lui plaire que moi."

A ce moment, il lui était entré dans l'âme un violent désir d'être, comme les autres hommes, mêlé d'une sourde jalousie contre Bainbridge et de colère contre sa propre faiblesse. Il eût voulu vaincre cette sottise timide qui prenait les proportions d'une maladie et s'érigait en barrière insurmontable entre lui et la femme aimée. Puis il avait fait une longue prière dans laquelle il suppliait Dieu de lui accorder l'amour de Louise, ou bien la résignation de vivre sans elle. Et cependant, il se tenait maintenant devant les deux jeunes gens, rougissant et couvert de confusion. Il fit un effort désespéré.

"Ah ! balbutia-t-il enfin, l'anniversaire des roses — je crois."

Bainbridge le contempla un instant avec une surprise qui ne fit qu'augmenter le trouble du malheureux pasteur.

"Je ne comprends pas," dit-il.

"Ah ! vraiment ? reprit Maynard. Vous avez donc ou-ou-oublié. Il y a aujourd'hui trois ans que vous avez planté votre rosier... et moi j'ai planté le "Lamarque" de l'autre côté de la maison."

"Joe est dépourvu de sentiment pour les anniversaires," dit Louise en intervenant. "Il ne s'est jamais rappelé la fête d'un ami, et encore moins celle d'une rose. Si jamais il se marie et qu'on lui rappelle l'anniversaire de son mariage, il d'ra sans doute : "Est-il possible ? Je me souviens bien des circonstances, mais j'avais oublié la date."

Maynard enveloppa Bainbridge d'un regard de commisération.

"En effet", riposta le jeune lieutenant avec calme, "il y avait beau temps que je serais marié si je n'avais eu chaque fois le malheur d'oublier le jour de la nocce."

"Ah ! vraiment."

Louise lança un regard à Bainbridge qui valait un éclat de rire. C'était la voix de John Maynard. Il parlait à Dorothee, la sœur mariée de Louise, qui s'avancait avec lui vers les deux cultivateurs du "Sprunt".

John Maynard était un bon jeune homme dont tout le monde appréciait les vertus, tout en admettant qu'il ne brillait point par la conversation. Il réservait toute son éloquence pour la chaire, et se trouvait singulièrement dépourvu dans le monde. D'une timidité que rien n'avait pu vaincre, il rougissait à la plus légère provocation et prenait des airs de lèvre effarée, aussitôt qu'on lui adressait la parole. Un vide absolu se produisait dans sa pensée et le laissait penaud et décontenancé. Seul avec lui-même, il retrouvait sa fécondité d'esprit, et enrageait de s'être montré si sot. C'était pour cette raison que l'excellente Dorothee avait voulu escorter le jeune



Il s'assit à côté d'elle et levant le produit de sa pêche

Maynard sentait bien qu'on se moquait de lui, mais il ne trouva rien à dire sinon les deux seules paroles qui lui fussent restées dans la cervelle : "Ah ! vraiment ?". Il rougit jusqu'aux oreilles, avec une pleine conscience de sa sottise.

Bainbridge inclina la tête.

"Vraiment", répéta-t-il, sans l'ombre d'un sourire.

Dorothee eut pitié du jeune pasteur et, regardant le rosier sur le mur :

"Regardez donc, Louise," dit-elle, "votre 'Sprunt' sera en fleur demain."

"Il est prématuré", répondit Louise avec une certaine vivacité. "Lorsqu'une rose essaye de fleurir en février, même à Pontonoc, elle court les risques d'être atteinte par la gelée. Votre 'Lamarque' est plus sage, monsieur," continuait-elle en s'adressant à Maynard, "il ne porte pas encore de gros boutons."

"Il n'est plus sage, que parce qu'il est moins exposé au soleil", dit Bainbridge en souriant. "Je suis persuadé que 'Sprunt' en ferait autant s'il était privé du soleil."

"M'est avis que demain matin le 'Sprunt' regrettera de ne s'être point assez défilé du soleil", riposta Louise. "Je prédis une gelée pour cette nuit."

Maynard écoutait avidement cette discussion. Sans trop comprendre le sens à demi-voilé des paroles échangées entre les deux jeunes gens, il cherchait à y découvrir quelque chose qui lui fût favorable. Il mourait du désir de mettre fin à leur escrime par une métaphore spirituelle, tout à l'avantage du "Lamarque", et qui eût pour objet de convaincre la jeune fille de son amour ardent mais trop timide ; il ouvrit deux fois ses lèvres tremblantes, tandis que sa gorge se contractait à l'étouffer, puis il prononça d'une voix blanche :

"Ah ! vraiment ? — vous croyez qu'il y aura... ?"

"Allons regarder le 'Lamarque', dit Dorothee.

Elle se dirigea vers le rosier blanc, suivi de Maynard. Bainbridge fit un effort pour retenir Louise.

"Ne nous éloignons point du 'Sprunt', je vous prie," dit-il.

Une femme de colère passa dans les yeux de la jeune fille.

"Pardonnez-moi," fit-elle sèchement, "mais mon bon plaisir est d'aller avec les autres."

"Alors, veuillez reprendre ce que vous avez dit à propos de la gelée."

"Impossible. Ma prédiction est certaine."

"Parlez-vous sérieusement ?"

"Très sérieusement, je vous assure. D'ailleurs, vous avez toujours trop présumé..."

Elle fit un mouvement pour passer devant lui, mais il la retint de nouveau.

"Louise, réfléchissez, de grâce, et ne soyez point guidée par votre ressentiment", supplia Bainbridge. "Je l'admets, je m'y suis pris comme un sot auprès de vous. Ne m'en veuillez point, je vous en prie. J'étais tellement convaincu que nous nous entendions depuis longtemps. Songez donc à ce que je vais souffrir si vous me repoussez maintenant — lorsque je puis recevoir d'un moment à l'autre l'ordre de partir. Votre intention est-elle vraiment de me refuser le bonheur, au moment même où je croyais y atteindre ?"

"Vous ?", répondit-elle avec une légère ironie.

"Eh ! qui parle de vous. Vous ne manquez point de présomption, ce me semble. Je parlais du 'James Sprunt'."

Bainbridge s'écarta pour la laisser passer sans chercher cette fois à la retenir. Il avait rougi de colère et d'humiliation. Il venait de mettre aux pieds de la jeune fille sa vie toute entière, elle le savait, et cependant, elle l'avait repoussé en parlant d'une rose.

"Fort bien," dit-il à Louise, qui s'éloignait ; "parlez du 'Sprunt' et du 'Lamarque'", amusez-vous à bégayer avec Maynard, puisque cela vous fait plaisir."

Il la suivit jusqu'à ce qu'ils eussent rejoint les autres, puis il leur souhaita le bonjour.

Dorothee s'éloigna quelques instants après. Lorsqu'elle eût disparu, Maynard jeta la serpente avec laquelle il labourait la terre autour de son rosier, et s'approcha de la jeune fille, qui, assise sur la marche du perron, le regardait d'un oeil distrait.

"Ma...ma...demoiselle Louise ?" commença le jeune pasteur en hésitant.

Elle tressaillit comme une personne que l'on réveille brusquement.

"Oh ! non, je vous en prie", dit-elle.

Le sang monta au visage de Maynard, et il s'arrêta subitement, comme si elle l'eût frappé. Il s'était si bien promis de lui dire tout ce qu'il avait dans le cœur pour elle. Il lui avait paru presque facile de dire à la jeune fille : "Je vous aime. Sans espoir, sans avoir jamais reçu d'encouragement. Je vous aime ainsi depuis trois ans. Jusqu'au jour où j'ai planté cette rose, je n'ai jamais eu d'amour pour aucune femme — je ne me figurais même pas que l'amour pût ainsi transformer la vie d'un homme. Si vous ne m'aimez point, eh ! bien, je vous aimerai quand même, je prie Dieu qu'il me rende digne de toujours vous aimer. Mais s'il vous est possible de m'aimer — aimez-moi ! Aimez-moi ! Ma vie est à vos pieds."

Cette déclaration lui avait paru toute simple, son cœur en était tellement rempli. Et, cependant, sa langue lui faisait encore faux-bond, il restait debout en proie à une paralysie mentale, cherchant vainement dans sa malheureuse tête une pensée, une seule, qui pût expliquer pourquoi il avait jeté la serpente si subitement et pourquoi il était planté là, devant elle.

"Je... Je... cette gelée ?" balbutia-t-il. "Croyez-vous vraiment qu'il gèle cette nuit ?"

"Oui, je le crois," répondit Louise sèchement, "et les boutons tardifs de votre 'Lamarque' seront pris tout autant que ceux du 'James Sprunt'."

"Ah ! vraiment ?" dit-il en pâlisant, car il comprenait — le mot "tardif" — allons, il fallait s'excuser. Il était temps de présenter sa requête. Il attendit un instant, se débattant contre le chaos de sa pensée. S'il pouvait simplement se rappeler une partie de ce qu'il avait eu l'intention de dire. Voyons, qu'est-ce que c'était donc ? Il s'agissait de toujours l'aimer, quand même ; quand même ; et les mots se répétaient, se choquaient entre eux dans sa cervelle, dépouillés du sens qu'il avait voulu leur prêter. Il ne lui restait plus qu'une chose à faire. Il saisit un bouton presque entr'ouvert, l'arracha brusquement et le cacha dans la poche de son gilet. Cet acte, suffisamment éloquent en lui-même, dispensait le pasteur de s'expliquer davantage.

"Il y a des hommes qui ont du sentiment," pensa Louise, lorsque le jeune homme se fut éloigné.

Elle passa une nuit d'insomnie, mais ce ne fut point le sentiment de Maynard qui la tint éveillée.

Le lendemain, en allant au village, elle apprit que Bainbridge avait reçu l'ordre de rejoindre son navire. Toute la soirée, elle l'avait attendu, mais en vain ; le premier train qu'il aurait pu prendre ne partait pas avant dix heures. Bien sûr qu'il ne s'éloignerait pas sans dire adieu ; mais hélas ! il n'était point venu. Elle ne se coucha qu'après avoir entendu le sifflet du train.

Joe avait été cruel, brutalement cruel, songeait Louise avec une douleur poignante au cœur. Même en admettant qu'elle eût prédit la gelée pour ses boutons prématurés — n'étaient-ils pas de vieux amis ? Elle resta penchée à la fenêtre, écoutant le vent nord-ouest gémir au sommet des arbres ; certes, par un vent pareil, les boutons ne manqueraient pas d'être pris par la gelée, au matin ; et elle sentit tout à coup une immense pitié pour les fleurs téméraires qui cherchaient à s'épanouir dans cette bise glaciale ; il lui semblait maintenant que sa prédiction du jour précédent leur avait porté malheur.

Toute la nuit, elle la passa à écouter le vent, et à se reprocher amèrement sa conduite. Pourquoi avait-elle si bien caché le fond de son cœur ; mais aussi pourquoi avait-elle été si présomptueux ?

Entre eux, ils avaient gâté pour toujours leur vieille amitié, et ils avaient gâté bien davantage, elle se trouvait obligée de l'admettre. Reviendrait-il sans avoir changé ? Ou bien son amour se fanerait-il comme les roses après la gelée ? Son amour et les roses ! Comme le vent soufflait ! Il lui semblait que c'était son amour, à lui, dans toute cette tempête !

Tout à coup, elle se dressa dans son lit. Elle venait de penser au danger réel que courait son ami — le danger de la guerre. Il s'était toujours tant moqué de l'idée qu'on pût réellement se battre, là-bas, aux Philippines, que cette crainte ne lui était pas encore venue. Maintenant qu'elle y

songeait, son inquiétude devint une torture, et lorsqu'elle s'endormit enfin, son sommeil fut peuplé de cauchemars et de visions.

Elle eut un rêve étrange. Il lui sembla qu'elle se tenait près du "Sprunt" avec Joe, et qu'elle était indignée des paroles que lui adressait le jeune homme. Elle leva les yeux sur le rosier, et s'aperçut qu'il était couvert de fleurs épanouies d'un rouge éclatant. "Rouge comme du sang", pensa-t-elle, et tout à coup elle découvrit avec un frémissement que les roses étaient de vraies taches de sang. La maison s'était transformée en un vaisseau naviguant sur la mer. Le sang venait des marins blessés qui gisaient inertes sur le pont. Elle se mit à chercher Joe ; ses pieds étaient devenus lourds et elle pouvait à peine marcher. Dans sa tête endolorie elle entendait ses propres paroles : "c'est un bien vilain nom pour un rosier." Une nouvelle angoisse l'étreignait au souvenir de ces paroles, qui résonnaient à son oreille comme un glas funèbre. Les larmes la réveillèrent. Elle pleurait, saisie d'une étrange faiblesse qui la retenait toute pantelante sur sa couche, et l'empêchait de secouer son affreuse léthargie.

Elle n'osa plus se rendormir. Elle ramena les draps jusqu'à son cou et attendit l'aube, les yeux grands ouverts, fixés dans l'espace. Elle entendit sonner toutes les heures à la pendule, tandis que le vent s'endormait dans le calme qui précède le matin. Enfin, une lueur pâle éclaira sa fenêtre ; elle entendit les six coups de la pendule et se leva rapidement pour s'habiller. Les autres ne se leveraient sans doute pas avant une heure ou deux ; elle en profiterait pour aller voir son rosier. Même si elle trouvait la pauvre plante gelée, elle pourrait du moins, en la revoyant, détruire l'impression de son triste rêve.

Comme elle sortait, une grande lueur rosée enveloppa l'horizon et s'étendit sur la baie. L'air caressa doucement ses joues. Une brise légère, venant du Sud, lui apporta un parfum de roses.

Elle courut de l'autre côté de la maison pour voir le "Sprunt", mais elle ne l'eut pas plutôt aperçu qu'elle poussa un cri de surprise.

Joe Bainbridge était à côté du rosier et cherchait à atteindre l'un des boutons entr'ouverts. Il laissa retomber sa main et accourut au-devant de la jeune fille.

"J'en voulais une, qu'elle fût prise par la gelée ou non", dit-il avec un certain embarras. "Je vous croyais tous endormis, Louise ?"

Elle n'avait pas ouvert les lèvres, mais ses yeux la trahirent. Joe la saisit dans ses bras et la retint dans une longue étreinte.

Ses premières paroles furent :

"Le temps s'est modéré depuis la nuit passée, n'est-ce pas ?"

"Voyez," répondit-elle.

Les premiers rayons du soleil effleuraient de leurs flèches dorées la baie polie comme un miroir ; mais Louise montrait du doigt le "Sprunt."

Pendant qu'ils se livraient à leurs épanchements, par un procédé mystérieux de la nature, le bouton entr'ouvert s'était transformé en une rose épanouie.



—Mais comment, ma fille, avez-vous pu apporter cette marmite pleine en la tenant de la sorte ?
—Mais, madame, c'est de la soupe au lait, et madame sait bien que rien ne s'emporte plus facilement...

LES FORESTIERS CATHOLIQUES A LACHINE



GRUPE DES DÉLÉGUÉS DE LA SIXIÈME CONVENTION PROVINCIALE DES FORESTIERS CATHOLIQUES

Photo. Archambault, 212 rue Notre-Dame

UNE JOURNÉE MEMORABLE

La ville de Lachine a eu l'honneur de recevoir récemment les délégués à la sixième convention annuelle des Forestiers Catholiques.

Sur la plupart des édifices les drapeaux avaient été arborés, et les rues étaient décorées avec beaucoup de goût.

La convention s'est ouverte par une messe solennelle à l'église paroissiale. Le temple sacré était orné simplement, mais on voyait qu'une main artistique avait présidé à ces décorations.

Les membres du comité des amusements ont pensé que, pour bien disposer les délégués à faire un travail sérieux, une promenade sur l'eau ne serait pas hors de saison.

Mettant leur programme à exécution, ils nolisèrent le "Duchess of York", et huit cents excursionnistes prirent place à bord. Le beau sexe y était largement représenté, ce qui n'a pas peu contribué au charme de l'excursion.

Pendant près de deux heures, le bateau navigua sur une eau aussi unie qu'un cristal. On aurait dit un immense miroir où venaient se refléter les bords enchanteurs de Darval, Pointe-Claire et autres villages échelonnés tout le long du Lac Saint-Louis et de la rivière Ottawa.

La température était délicieuse, une brise légère soufflait continuellement.

La monotonie du spectacle était rompue de temps en temps par une voile blanche qui glissait légèrement sur les ondes. Un peu plus loin, c'était un léger esquif monté par des baigneurs qui venaient piquer une tête dans la houle faite par le sillage du bateau.

Le bateau s'approcha de "Sherringham Park" et y jeta les amarres.

C'est un joli endroit pour y faire un pique-nique. Des arbres nombreux et magnifiques y jettent une ombre et une fraîcheur délicieuse. Ça et là, des bancs invitent à venir se reposer et y faire la causette en face de l'eau.

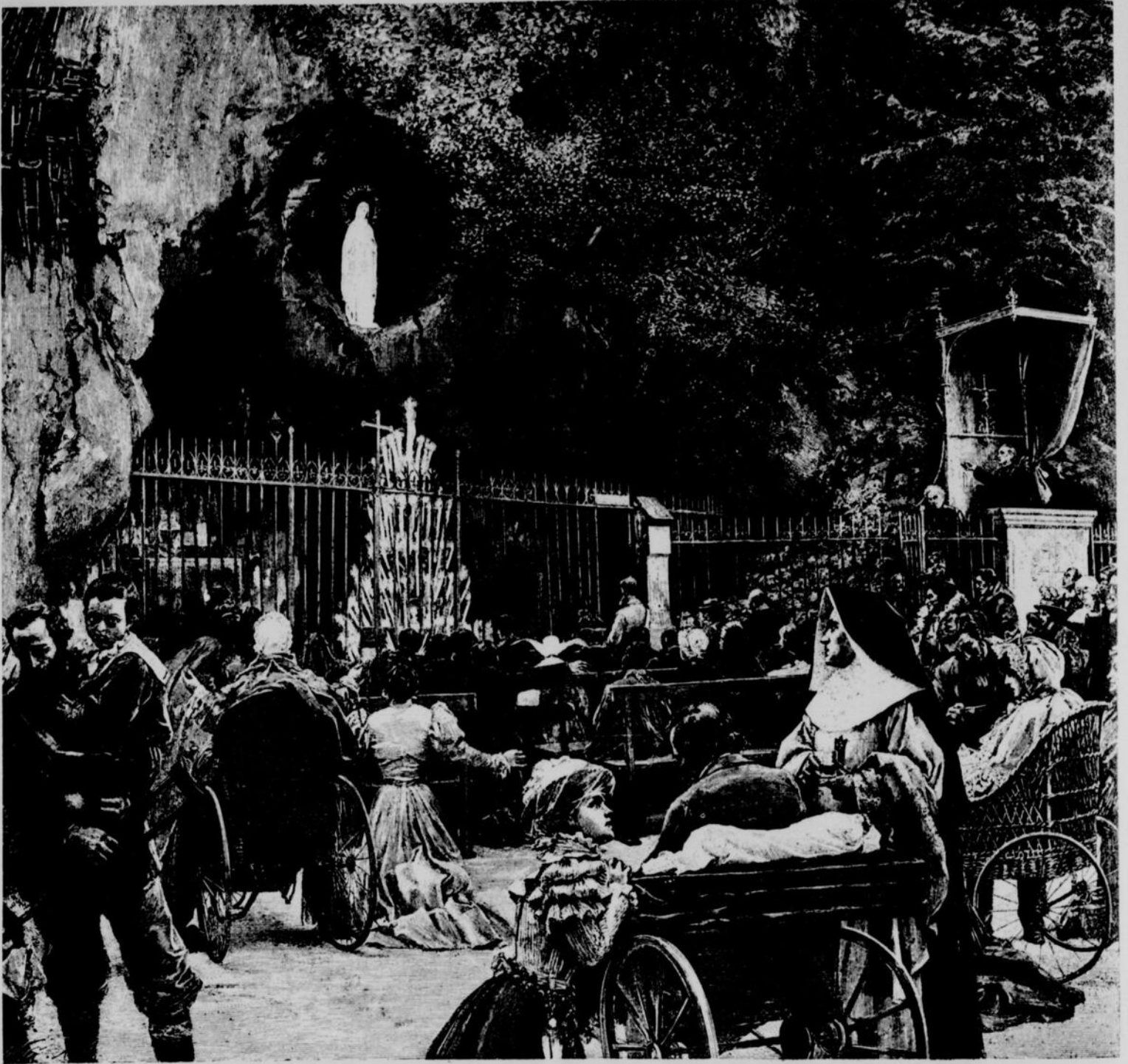
Après une demi-heure passée dans ce parc, le bateau reprit le chemin du retour. Tout le temps de l'excursion, les danseurs s'en sont donné à cœur-joie. Le comité avait retenu les services de l'orchestre Ratto. Les pauvres musiciens, hélas ! n'en pouvaient plus à l'arrivée du bateau, car à peine une danse était-elle finie, que le directeur improvisé en appelait une autre.

Pour ajouter au charme du voyage, la fanfare de Lachine, sous le commandement de M. Seckini, placée sur le toit, fit entendre les plus beaux morceaux de son répertoire.

Bref, l'excursion fut goûtée de tous.



EN ATTENDANT LA MALLE DANS UN BUREAU DE POSTE À LA CAMPAGNE.—(Dessin inédit de M. ED.-J. MASSICOTTE)



LA GROTTTE MIRACULEUSE DE LOURDES AU MOMENT DU GRAND PÈLERINAGE NATIONAL

Du moment où la Chartreuse succombait, il semblait que Lourdes devait être gravement menacée. Ordinairement, l'intolérance sous toutes ses formes ne manque pas de logique ; c'est même le seul genre de mérite qu'elle puisse avoir. Il paraissait donc tout naturel qu'une loi qui avait été exécutée avec rigueur sur la ligne des Alpes reçût également son application sur la chaîne des Pyrénées ; mais voilà qu'à la dernière heure, le président du Conseil, obligé de compter avec "les très vives inquiétudes d'ordre économique" des représentants de la région, a suspendu son arrêt contre la grotte miraculeuse.

En ce moment Lourdes voit affluer les pieuses foules du pèlerinage national ; de toute la France de longs convois de malades, d'infirmes, accourent vers la source sainte dont l'eau doit apaiser leurs fièvres et calmer leurs souffrances. Quel crime que de fermer aux malheureux la porte d'espérance que l'humble Bernadette leur a ouverte, et de leur interdire la vue du sourire apaisant de la Vierge de Massabielle !

Il y a deux ans, Lourdes a été le théâtre de fêtes solennelles qui ont laissé à tous ceux qui y ont assisté un inoubliable souvenir : S. Em. le Cardinal Langénieux y présidait à la consécration de l'Eglise du Rosaire. Entouré d'un magnifique cortège d'archevêques, d'évêques et de hauts prélats, le cardinal, trois jours de suite, descendit du

chalet épiscopal à la nouvelle église, au milieu d'une multitude toujours plus compacte qui se pressait pour recevoir sa bénédiction.

Cette année, les tristes circonstances où se trouve la France ont réduit beaucoup l'affluence des pèlerins, mais le spectacle, moins pompeux sans doute qu'au moment des fêtes, n'est pas moins édifiant : devant la "Dame céleste", à la ceinture d'azur, aux pieds nus recouverts de roses d'or, une multitude agenouillée prie toujours avec une égale ferveur ; elle sent, planant sur elle, le surnaturel qui s'affirme et se démontre par de nombreux, très nombreux miracles, et sans cesse monte vers le ciel un murmure de chants et de cantiques :

Vaut mieux qu'un siècle au palais des mortels...
Un seul moment qu'on passe dans ton temple

Lourdes est une école de croyance ; et c'est pour cela que les ennemis de la religion voudraient en fermer les sanctuaires.

LES LIBRES-PENSEURS CHEZ EUX

Le jour de la naissance de sa fille, Littré dit à la mère :

—Ma chère amie, tu es une catholique fervente

et pratiquante. Elève ta fille dans les habitudes de piété qui sont les tiennes. Seulement, j'y mets une condition. Le jour où elle aura quinze ans, tu me l'amèneras, je lui exposerai mes idées et elle choisira.

La mère accepte, les années s'écourent ; un matin, elle entre dans le cabinet de travail de son mari :

—Tu te rappelles ce que tu m'as demandé et ce que je t'ai promis. Je viens tenir ma promesse, ta fille est là, prête à t'entendre avec tout le respect et toute la confiance que lui inspire un père adoré et vénéré. Veux-tu qu'elle entre ?

—Oh ! certes, oui ! Mais pourquoi ? Pour que je lui expose mes idées ? Non ! non ! Mille fois non ! Quoi ! tu as fait de notre enfant une créature bonne, tendre, simple, droite, éclairée et heureuse ! Heureuse !... Ce mot qui, chez un être pur, résume toutes les vertus !... Et tu crois que je vais me jeter au travers de ce bonheur et de cette pureté !... Mes idées ! Mes idées !... Elles sont bonnes pour moi. Qui me dit qu'elles seraient bonnes pour elle ? Qui me dit que je ne risquerais pas de détruire ou d'ébranler ton œuvre ? Oh ! oui, que notre fille entre, chère femme ! pour que je te bénisse devant elle de tout ce que tu as fait pour elle, et qu'elle t'aime encore un peu plus qu'auparavant !"

CÀ ET LÀ

LA MANIERE D'EMPRUNTER

Dans la salle des Pas-Perdus de l'Académie de médecine.

X..., le débârd, qui fait constamment appel au gousset de ses amis, rencontre L..., qu'il n'a pas "tapé" depuis longtemps.

— Ah ! ce cher ami ! s'écrie X..., venant à lui. Veux-tu être assez bon pour me prêter un louis ?... Je te le rendrai après-demain.

— Non, répond l'étudiant. Si tu me l'avais demandé d'une manière simple, loyale, je te l'aurais sûrement prêté. Mais tu as une façon d'emprunter qui ne me donne pas confiance.

— Comment cela ?
— Tu m'as demandé si je voulais être assez "bon".

— Oui... eh bien ?
— Eh bien ! si tu avais été franc, tu m'aurais dit : Veux-tu être assez bête, assez stupide pour me prêter un louis ? et alors, sans doute, te l'aurais-je donné.

LA CHAISE VIVANTE

Voici le curieux triomphe d'un horticulteur. Il était naturel que cet illustré jardinier fût chinois pour soutenir le renom de ses pareils d'Extrême-Orient.

Il a lui-même raconté le singulier procédé qu'il employa pour obtenir ce meuble curieux.

— J'avais, dit-il, une vigne d'une certaine espèce aux tiges minces et souples. A mesure qu'elle se développait j'inclinai les tiges, je les tressais, je les attachais de manière à leur donner la forme d'une chaise. Un peu plus tard, je semai dans les fibres mêmes des tiges des graines de gingko qui, en croissant, simulèrent d'énormes clous, puis je coupai ce meuble singulier. Je le peignis jusqu'à ce qu'il ressemblât à une pièce d'acajou.

Grâce à la densité du bois, cette chaise ne pèse pas moins d'une cinquantaine de livres.

Un habitant de Pékin vient de l'acheter au prix qui ne lui semble pas extravagant de 35,000 dollars.

SUPERSTITION, DU FIVE O'CLOCK

En attendant que l'heure du dié soit devenue, suivant la mode nouvelle, celle de la camomille, il sera peut-être intéressant pour nos lectrices de connaître certaines superstitions dont s'amuse les dames de Londres.

Si les petites feuilles de thé ayant servi à l'infusion se réunissent en paquet au fond de la tasse, elles prédisent la fortune rapide et sûre, mais, si elles sont au contraire dispersées, elles annoncent la ruine et la misère.

Les feuilles sont-elles enroulées en petits bâtons, elles représentent des gens, bruns ou blonds, grands ou petits, suivant leur couleur et leur taille. Un tout petit est un enfant, les gros sont des femmes.

Les bâtonnets ou les fragments en tige sont-ils croisés, ce sont des ennemis. S'ils se mettent parallèlement, ce sont des amis intimes ou d'agréables surprises en perspective.

Si une grande feuille se trouve près d'eux, elle prouve leur visite.

Une petite feuille montant à la surface du liquide annonce une lettre. Une grande peut faire prévoir une photographie, un cadeau ou la visite d'un étranger.

Une longue ligne de feuilles sans intervalle prédit un voyage sur mer ; si la ligne est interrompue, c'est un voyage en chemin de fer.

A une jeune fille, les feuilles disposées en anneau apprennent son prochain mariage, tandis qu'à une femme mariée elle annonce la fortune et à un homme le succès dans ses affaires.

Voilà de quoi distraire un five o'clock.

L'ETOILE DE BETHLEEM

L'étoile de Bethléem, celle-là même qui aurait conduit les mages à la crèche où venait de naître Jésus, fera, s'il faut en croire les astronomes, une nouvelle apparition en 1910 ou 1911.

Cette étoile était une comète brillante dont l'historien juif, Josephus Flavius, a d'ailleurs fait mention ; depuis elle est réapparue vingt-trois fois.

EMPLOI DES VIEUX TIMBRES

Les timbres ne servent pas seulement au plaisir des collectionneurs. Ils ornent aussi de délicieux bibelots et des petits meubles parfaitement artistiques. Voulez-vous un plateau pour recevoir les cartes de visite ? un vide-poches, des vitraux inédits, un coffret original, une de ces petites tables volantes sur laquelle se posent un livre, un porte-bouquet, etc. ? réunissez une quantité de timbres de couleurs variées.

Dans le fond d'une assiette un peu profonde, — pas une assiette creuse, ce qui serait inélégant, — collez en les arrangeant par couleurs, soit en cercles, soit en losanges, en carrés juxtaposés, vos timbres, bien exactement.

Vernissez au vernis Soehnle, ce qui rend la composition indestructible. Sur une table, un coffret, vous opérerez de même.

Les vitraux exigent un autre procédé. Il faut, avec les timbres, dessiner des motifs, lignes superposées, grecques, losanges, croix, ronds, etc., en laissant entre ces lignes ou ces motifs des intervalles par lesquels filtrera la lumière. Cette décoration est tout à fait amusante. On dirait, à quelques pas, un curieux dessin cachemire, si les couleurs sont bien harmonisées. Sur une assiette, on croit à de la peinture ; sur une table, cette décoration simple un travail de mosaïque.

DE L'EAU DANS LAQUELLE ON NE PEUT PAS SE NOYER

Il existe à deux endroits sur la terre — et peut-être à d'autres que nous ne connaissons pas — de l'eau dans laquelle on ne peut enfoncer. Ceci, chers lecteurs, n'est pas une plaisanterie ; dans l'eau des sources de Salsomaggiore, en Italie, et de Droitwich, en Angleterre, un corps humain qui plonge remonte à la surface avec une vivacité extrême, et ne peut, malgré tous ses efforts, retourner d'où il vient.



Dans l'eau de Salsomaggiore, le corps ne peut enfoncer au dessous des assiettes

D'ailleurs, dans ces eaux remarquables, le corps humain peut flotter dans la position qui lui convient le mieux, sans même connaître les premiers principes de la natation ; on peut même s'endormir en fumer son cigare. Il n'y a qu'une chose qu'on ne doit pas faire, sous peine de hurler de douleur, c'est de se jeter quelques gouttes d'eau dans les yeux.



Dans l'eau de mer

Et pourquoi, s'il vous plaît, toutes ces étrangetés ?

Simplement parce que l'eau de Salsomaggiore, ou celle de Droitwich, est douze fois plus salée que celle des océans, et que cette salure extraordinaire modifie sa densité au point que, sans connaître le principe d'Archimède, on peut se permettre les tours de force extraordinaires énumérés ci-dessus.

IL N'ETAIT PAS ENCORE ARRIVE

Un éditeur de journaux de campagne, qui se trouvait à Chicago pendant que le président McKinley agonisait à la suite des blessures que lui avait infligées l'assassin Czolgoz, ne fut pas peu surpris de voir avec quelle promptitude les journaux annonçaient sur leur bulletin la marche de la maladie du président. Il résolut d'employer cette méthode pour publier les événements d'importance, lorsqu'il serait de retour chez lui. Quelque temps après, il fut avisé par le médecin que le ministre Jones était sérieusement malade. Ce ministre, étant une personnalité remarquable dans la localité, l'éditeur afficha une suite de bulletins ainsi conçus :

" 10 heures a. m. — Le ministre Jones n'est pas mieux. "

" 11 heures a. m. — Le ministre Jones a eu une rechute. "

" 12.30 heures p. m. — Le ministre Jones est plus faible. Son pouls est tombé. "

" 1 heure p. m. — Le ministre Jones recouvre quelque force. "

" 2.15 p. m. — La famille du ministre Jones a été appelée à son chevet. "

" 3.10 p. m. — Le ministre Jones est mort et a quitté la terre pour le ciel. "

Un peu plus tard, dans l'après-midi, un voyageur de commerce s'arrêta vis-à-vis les bureaux

du journal pour lire les bulletins, et il s'approcha de la planche pour y écrire un nouveau bulletin relatif au défunt, qui se lisait comme suit :

" 4.10 p. m. — Grand émoi dans le ciel ! Le ministre Jones n'est pas encore arrivé ! "

LES CHINOISERIES DISPARAISSENT EN CHINE

On a déjà dit que la natte, les petits souliers, etc., disparaissaient ; les jeunes Chinoises font les plus grands progrès dans leur assimilation à leurs sœurs d'Occident, et les Japonaises, qui les ont précédées dans cette voie, leur servent de professeurs et sont satisfaites de leurs élèves.

On mande, en effet, de Shanghai :
" La femme de l'envoyé japonais à Pékin, Onchida Yasuya, a dernièrement invité à déjeuner plusieurs princesses chinoises, entre autres une fille du prince Tsching et d'autres Chinoises de qualité.

" Les invitées n'avaient aucune gaucherie ; bien au contraire, elles se montraient familiarisées avec toutes les coutumes de la sociabilité. Elles semblent réellement avoir pris à tâche d'apprendre l'étiquette des pays occidentaux, car les Japonaises présentes à ce déjeuner ont raconté que l'attitude des princesses chinoises à table avait été parfaitement correcte. Ce fait est d'autant plus remarquable qu'il y a seulement un an environ que l'impératrice douairière a donné le mot et invité les princesses à s'instruire des coutumes étrangères. "

DISTRACTIONS INOFFENSIVES

Un pêcheur à la ligne, à qui le temps prohibé donne des loisirs, s'est amusé à pêcher dans le dictionnaire, et voici le fruit de sa patience.

Ce sont les commandements du pêcheur à la ligne, formulés avec des mots qui tous commencent par la lettre P :

" Pauvre pêcheur persévérant, persiste patiemment pour prendre petits poissons ;

" Par précaution, partant pêcher, prends paleto, pardessus, pliant, puis parapluie préservant parfaitement pendant pluie.

" Par prudence, prends panier point percé, pour pas perdre petits poissons pêchés pendant période permise par préfet ;

" Pour pitance, prends pain, pâté, parmesan, pommes, poires, pêches, pruneaux, plus petit pot parfaite piquette ;

" Poches pleines par plusieurs pâtes pectorales pour pituites ;

" Pour payer péager, prévoyant passer pont payant, prends plusieurs petites pièces péuniaires ;

" Puis, pars pédestrement, pour pêcher, par prairie, perdant pourtant pas pipe pendant parcours.

" Signé : Paul P., pêcheur professeur, Paris. "

L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE ET SES FILS

On commente beaucoup, dans les cercles politiques de Berlin, les propos suivants qu'aurait tenus l'empereur d'Allemagne, lors de son récent voyage en Italie, devant plusieurs diplomates étrangers :

" Mes fils n'épouseront que des personnes qu'ils aimeront ; ils ne se marieront pas pour plaire aux diplomates ou pour obéir aux exigences de la politique. Je crois fermement que, comme tout individu, ils ont le droit de choisir librement leur épouse, car c'est une alliance pour la vie, et leur bonheur personnel est plus précieux pour moi que les exigences de la politique. "

Est-ce que l'étrange et déconcertant Guillaume II réverrait de revenir au temps où les rois épousaient des bergères.

ELLE EN AVAIT POUR SON ARGENT

Entendu sur la Place d'Armes :

— Quel déplorable sermon nous avons eu ce matin, ma chère ! remarque une dame à son amie.

— En vérité, réplique l'autre d'un ton méprisant, comment un homme de si peu d'éloquence a-t-il eu l'audace de se produire devant un public aussi distingué que celui de cette paroisse !

Ici, le petit garçon de la première dame, qui a vu l'offrande de sa mère à la quête, lui dit :

— Mais, maman, que pouviez-vous espérer pour deux sous !

UNE PECHE AU TIGRE

AU PAYS DES GRANDES CHASSES

La partie nord-est de l'Assam, Asie, qui servit de décor à cette incroyable lutte, est une contrée sauvage, entourée de jungles impénétrables, presque uniquement peuplées de tigres et d'éléphants. Il y faut redouter la rencontre d'indigènes hostiles, et les atteintes de la " malaria ", fièvre causée par les émanations mortelles des marais.

Mais les périls ont-ils jamais fait reculer de vrais chasseurs ? Le soleil d'un beau jour nous éclaira, mon ami B... et moi, en train de naviguer sur un affluent du Brahmapoutre, pour y donner libre cours à notre passion de la carabine et du hameçon.

UN PECHEUR ENDURCI

A peine étions-nous débarqués que l'envie me prit de goûter les délicieuses émotions de la pêche à la ligne.

Je jetai mon bambou sur mon épaule et je remontai le rivage sous la jungle qui hérissait le talus.

Je pêchais depuis un quart d'heure quand mon hameçon, que j'avais lancé tant de fois sans encombre, s'accrocha, sans que je pusse parvenir à le dégager. Je pensai qu'il était resté fixé à quelque branche, et levai les yeux pour me rendre compte de l'endroit où l'accident aurait pu se produire : juste à temps pour entrevoir un corps puissant, de couleur jaunâtre, qui s'élançait dans le vide au-dessus de ma tête. D'un mouvement irrésistible, je m'aplatiss sur le sol : mais pas assez vite pour que je ne sentisse le frôlement de cette masse jaune, au moment où elle tombait dans le fleuve, à deux pieds de moi, en faisant rejaillir une gerbe d'eau.

Dès que j'eus surmonté mon saisissement et repris l'usage de mes facultés, je jetai un regard sur le fleuve, cherchant à me rendre compte de ce qui s'était passé, et j'aperçus... je n'en pouvais d'abord croire mes yeux, mais bientôt une indicible épouvante me terrassa ! devant moi, nageant de toutes ses forces vers la rive opposée, j'aperçus... un superbe tigre !

UN GOUJON COMME ON EN VOIT PEU

Absorbé par mon émotion, j'avais totalement oublié mon hameçon, lorsqu'une subite tension de ma ligne ramena mon attention sur lui : je m'aperçus, alors, que le cordonnet plongeait dans le fleuve. Je tirai dessus pour l'enrouler ; impossible. La ligne se tendait. Soudain elle se raidit à fond, et ma stupéfaction ne cessa plus de bornes, lorsque je m'aperçus que son extrémité abou-tissait... à la tête du fauve !

Je me trouvais dans de fort mauvais draps. Mes tiraillements prolongés sur le fil avaient, sans doute, troublé le tigre dans sa nage, car il semblait hésiter entre ces deux partis : poursuivre la traversée du fleuve ou retourner vers le rivage qu'il venait de quitter. Or, je ne doutai pas un seul instant que, s'il optait pour cette seconde alternative, je n'eusse à passer un vilain quart d'heure. Je laissai aussitôt se dérouler la malencontreuse ligne, mais il était trop tard. La bête s'était décidée pour le retour, et revenait vers moi, luttant furieusement contre le courant.

Ma première pensée fut de prendre la fuite : mais, le tigre se trouvant entre moi et mon unique voie de salut, nous nous serions vraisemblablement trouvés en même temps au même endroit : éventualité que, pour ma part, je tenais essentiellement à éviter. J'essayai, alors, par mes appels et mes cris, d'attirer l'attention de mon ami B..., resté au campement : mais mon adversaire se trouvait déjà si près du rivage que j'y renonçai aussitôt.

HOMME CONTRE TIGRE

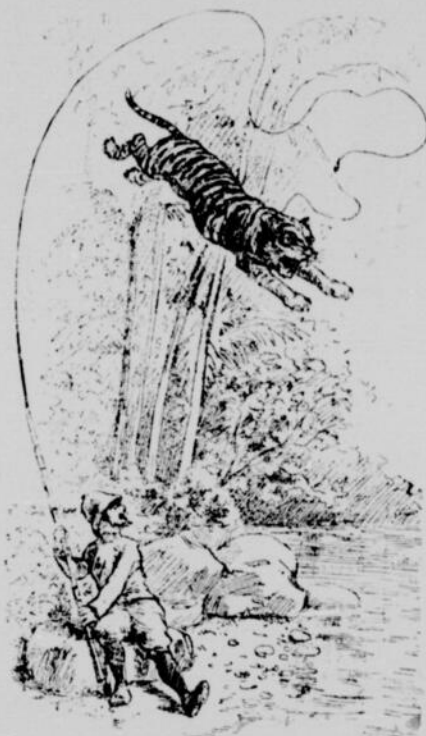
Un seul parti me restait à prendre : tâcher d'inquiéter le monstre en lui jetant des pierres. M'étant donc débarrassé de ma ligne et de tout mon attirail, je me mis à descendre le rivage de toute la vitesse de mes jambes, en poussant des cris et bombardant le félin de grosses pierres. Cette pluie de projectiles ne sembla pas, d'abord, l'impressionner beaucoup. Le tigre allait atteindre la terre ferme ! Je fis un violent effort sur moi-même, et dirigeai si heureusement mes coups, que deux fortes pierres atteignirent leur but. Elles ne causèrent au tigre aucun mal apparent, mais eurent, du moins, pour résultat, de l'arrêter quelques secondes... Il repartit aussitôt. Il approchait de plus en plus : encore quelques bras-

sées de ses membres puissants et le rivage était atteint !

SAUVE !

Au moment où je faisais volte-face pour fuir encore, éperdu, mes regards tombèrent sur une branche de bois flotté, longue d'une quinzaine de pieds. Je la saisis aussitôt, et me mis à en donner de toutes mes forces sur les flancs du tigre, avant qu'il ait eu le temps d'atterrir. Furieux, le monstre ouvrit une gueule épouvantable, et saisissant mon arme entre ses formidables mâchoires, la serra avec tant de rage, que je sentais ses dents s'incruster dans le bois. Il faisait évidemment tous ses efforts pour m'enlever la précieuse branche, mais je résistais avec l'énergie du désespoir, au risque de tomber à l'eau : la conscience que j'avais de lutter pour ma vie me douait d'une force surnaturelle.

Ce bienheureux morceau de bois flotté fut pour beaucoup dans mon salut. L'eau qui pénétrait dans la gueule de mon adversaire menaçait, en fin de compte, de l'asphyxier : je m'aperçus qu'il serrait le bois avec moins de force, et cette constatation redoubla mon énergie. Tout à coup, il relâcha complètement son étreinte. J'attrai la branche à moi, et, de nouveau, en caressai avec vigueur les côtes du tigre. Victoire ! j'avais repoussé l'attaque, car je vis mon étrange fretin



Comment un pêcheur intrépide tend son hameçon au tigre royal.

esquiver l'atteinte de mon arme en s'éloignant à quelques brassées du rivage. Là, il sembla hésiter quelques instants encore, et enfin, se dirigea sur l'autre rive, à mon indicible soulagement.

UNE CAPTURE DIFFICILE

Ma bête ayant pris le large, je songeais de nouveau à regagner le campement, lorsque mon ami B... et les marins apparurent dans le lointain ; je remarquai avec plaisir que B... s'était muni de sa carabine. Alors, je ramassai vivement ma canne à pêche, qui était sur le point de tomber dans le fleuve. Je me mis à tirer sur le cordonnet pour irriter le fauve et l'empêcher d'aller plus loin. Mais j'ava's beau tirer, mon tigre nageait toujours. Si bien que je désespérai un moment de pouvoir l'arrêter. Je finis cependant par constater que la ligne se relâchait : la pointe du hameçon lui causait, sans doute, un déchirement cuisant.

Entre temps, mon ami s'était assez rapproché pour que je pusse lui crier :

— Je viens de pêcher un tigre !

Stupéfait d'abord, comme bien l'on pense, il repêta tôt son sang-froid. Il s'établit dans la jungle, à l'endroit probable où le tigre devait aborder, la carabine chargée, l'œil au guet.

Je me mis alors à tirer prudemment sur la ligne, ne perdant aucun mouvement de l'animal, afin qu'une trop brusque secousse ne nous privât pas de notre proie. Celle-ci résistait, présentant

un danger. J'avais réussi à l'attirer sensiblement, lorsque quelques mouvements violents lui permirent de reprendre sa respiration et de regagner quelques pieds.

— Maintenez la ligne sans bouger ! me cria B..., empêchez seulement le tigre de s'éloigner du bord, l'épuisement le contraindra bientôt à gagner la terre ferme !

Il était facile de constater que les forces du tigre baissaient dans l'eau. Sur le sol, une seule secousse un peu brusque aurait suffi à le décoller de l'hameçon, mais je me rendais compte qu'il cédaît, de minute en minute, à la traction continue et s'approchait du rivage. L'émotion faisait sauter mon cœur dans ma poitrine.

— Attendez, et ouvrez l'œil ! cria-je à B...

Le tigre venait à nous lentement, mais sans arrêt. L'hameçon, je le voyais maintenant, était fixé à l'oreille droite du fauve, où le saut de tout à l'heure l'avait profondément implanté. Les yeux du monstre étincelaient, et l'expression de son mufle était si terrible, que je me sentis défaillir d'angoisse.

Soudain, d'un bond il sauta sur la rive. Au même moment, un coup de carabine retentit : le tigre fit vers moi un bond d'une dizaine de pieds et tomba, tué raide.

— Bravo ! Bravo ! cria-je à mon ami.

Il sortit du fourré, sa carabine fumante au poing, et nous nous approchâmes ensemble du monstre, couché sur le flanc, sans mouvement. C'était un beau mâle qui mesurait plus de neuf pieds. Je l'avais échappé belle !

UN SUJET DELICAT

— Je suis vieux, madame, et ma barbe grisonne. Cela, vis-à-vis de vous, m'autorise à bien des libertés, et pourtant... à vous entretenir du sujet qui me préoccupe, je n'ose me risquer. Vous allez me trouver bien audacieux peut-être, indiscret même, et pis est, malappris.

— Alors, c'est fort simple, restons-en là, du moins pour aujourd'hui !

— Mais votre curiosité maintenant est éveillée. Vous voulez que je parle, quitte ensuite à me dire que j'enusse mieux fait de me taire ; vous ne seriez pas femme en pensant autrement. Il faut donc que je m'exécute. Eh bien ! voici : Je voulais vous dire... Mais mon sujet est si délicat... Il demanderait, pour être bien traité, une plume si subtile, qu'encore une fois, j'hésite.

— Dieu ! que vous êtes agaçant ! Par grâce, finissons-en !

— Vous y tenez ? Soit ! Mais au premier mot, vous allez m'arrêter, vous indignez, rougir... Ce n'est pas, notez-le, que la chose en elle-même dépare votre beauté. J'estime, au contraire, qu'elle en est plus saisissante, prend un cachet plus grave, qui me plaît davantage. Mais votre coquetterie s'en accommode fort mal, et si vous vous doutiez de la présence de l'importun, vous vous empresseriez, j'en suis sûr, de le dissimuler. Comment se fait-il que, dans l'intimité de votre toilette, il ait pu échapper à votre minutieuse attention ? Vous avez cependant la vue perçante encore, et n'êtes pas, comme moi, obligée de mettre d'affreuses lunettes vertes à califourchon sur votre petit nez curieux... Eh bien ! moi, je l'ai vu, et je puis en parler. Oui, oui, je vous entends : " Peste soit du vieux barbon ! De quel droit se prévaut-il pour pénétrer dans le secret de mon intimité, et quelle inconvenance cache-t-il sous ses réticences !... " Vous me voulez à tous les diables, et ne voulez plus rien entendre ; seulement, vous brûlez du désir de savoir. S'il pouvait donc parler !...

— Je vous le défends, monsieur !

— Qu'est-ce que cela peut être ?

— Non, je n'écoute rien !

— Je maudis maintenant mon imprudence. Quel fâcheux besoin de radoter taquine les vieilles gens ! Dans quelle impasse me suis-je fourré ? Si je me tais, je vous déçois, et si je parle, je vous déplaît encore ! Chose plus grave, j'y songe. Seulement, lorsque, grâce à moi, vous aurez pu, d'un geste, dissimuler à tous les yeux, ou mieux, aréantir celui que moi j'ai vu, un autre reviendra, puis d'autres ensuite... Mon intervention ne vous aura en rien servie. Aussi, n'est-ce pas, j'en suis sûr, de me taire, car, vous l'avez compris, je voulais vous parler, madame, de ce cheveu blanc que j'ai hêr au soir surpris sur votre tempe.

ETIENNE JOLICLER.

RÉCRÉATION EN FAMILLE

QUESTION

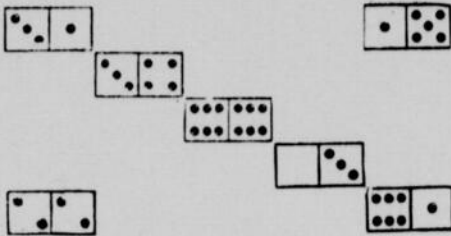
Quelle est l'origine de la locution : "Monnaie de singe" ?

LOGOGRIPE

Il fut écartelé cet assassin fameux :
S'il n'avait perdu que la tête
Il aurait usurpé, cela n'est pas douteux,
Le nom d'une cité fort riche et fort honnête
Dont les paisibles citoyens
Tissent le velours et la laine,
Mais, privée à son tour de son chef elle traîne
Sur cinq pieds semblables aux miens.

LES DOMINOS — L'ATTENANCE

Disposer 25 dominos horizontalement de façon à former cinq lignes horizontales et dix lignes verticales. Le total de chaque colonne verticale devra être alternativement 16 ou 17 et bien 14 et 13, tandis que les totaux horizontaux seront égaux.



Dans cet exemple, les totaux verticaux sont alternativement 16 et 17 ; les horizontaux valent tous 33.

BOUGIES ÉTEINTES ET ALLUMÉES PAR UN COUP DE PISTOLET

Rien n'est plus simple que l'opération qui produit cet effet, qui paraît tenir du merveilleux. Il faut, 1^o que les bougies soient entières et récemment éméchées ; 2^o Vous mettez au milieu

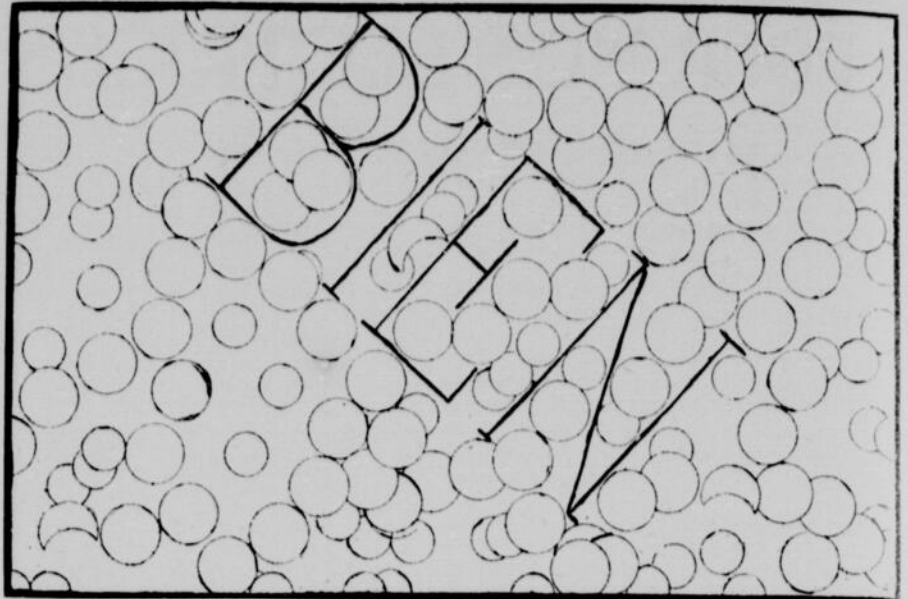
de la mèche de celles qui devront s'allumer, et que vous partagerez, soit avec une épingle, soit avec un cure-dent, gros comme un grain de millet de phosphore d'Angleterre, que vous y introduirez avec la pointe du couteau.

Vous vous placerez ensuite à 5 ou 6 pieds de distance ; puis vous tirerez votre coup de pistolet sur les bougies allumées, que la poudre éteindra, tandis qu'elle fera prendre feu au phosphore qui allumera les deux autres.

On peut de même allumer une bougie, sur la mèche de laquelle on a aussi mis du phosphore, par le moyen d'une épée que l'on aura bien fait chauffer dans une chambre voisine. Il suffit pour cela de présenter la pointe de l'épée à la mèche de la bougie, en lui commandant de s'allumer.

NOTE. — Il faut avoir attention de ne point se servir de ses doigts pour toucher le phosphore : on peut se servir de la pointe d'un couteau, ou d'une petite pince.

SOLUTION DU CASSETETE



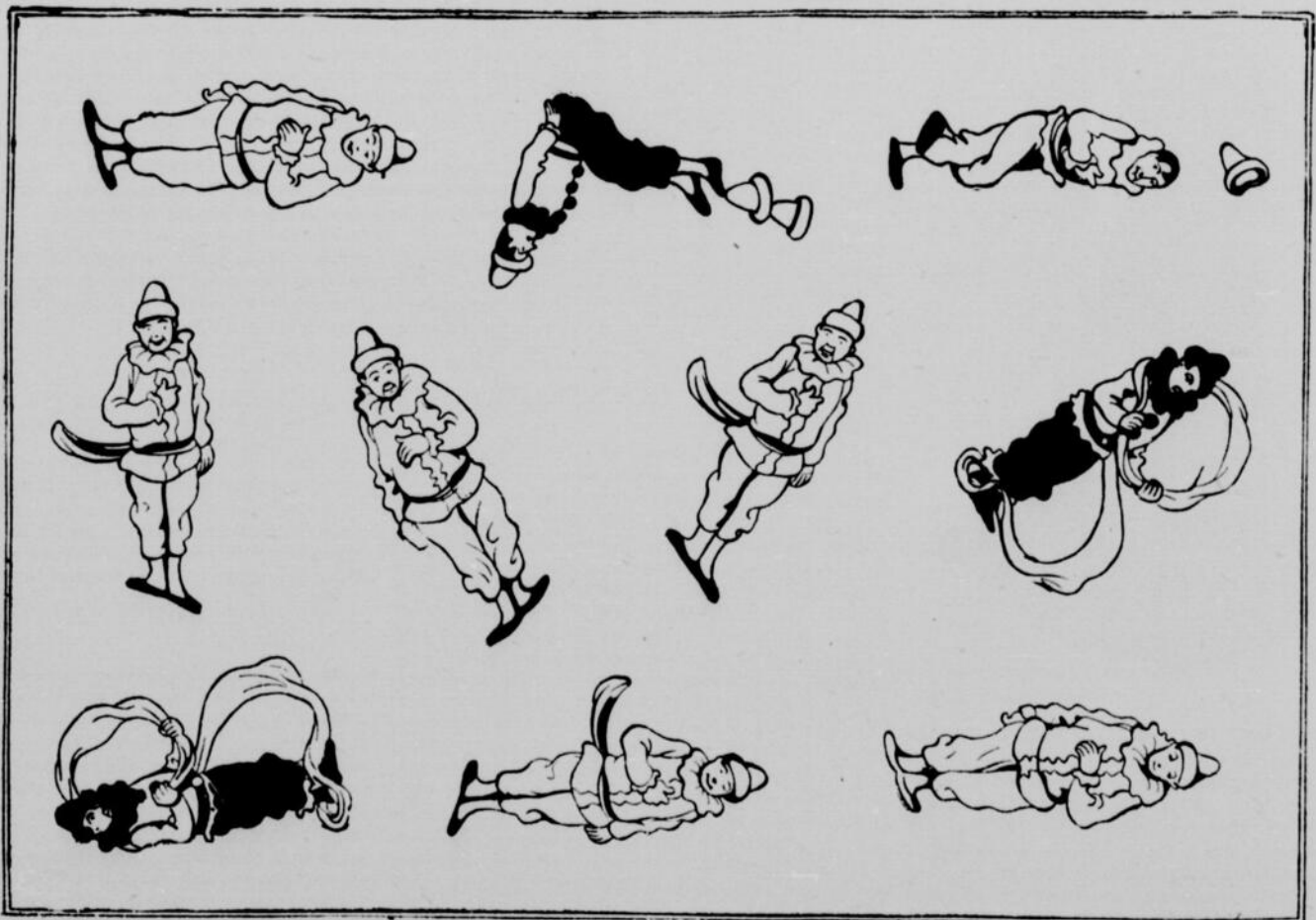
SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 62

Charade. — Saga-cité.
Métagramme. — Fumée et Fusée.
Meli-Melo. — Le proverbe est : C'est en forgeant qu'on devient forgeron.

Comble. — Le comble de l'avarice pour un coiffeur est de tondre un oeuf.

Amusement mathématique. —
L'escadre se compose de 15 soldats.
Le colonel en prend 7½ — ½ = 8
Le capitaine 3½ — ½ = 4
Le caporal 1½ — ½ = 1

Total 15			
Dames. —			
Blancs.	Noirs	Blancs.	Noirs.
1. 41—36	24—35	5. 42—38	33—31
2. 44—40	35—44	6. 36—7	2—11
3. 33—29	44—24	7. 21—32	
4. 34—29	24—33		



PASSE-TEMPS : ALI-BABA

Vous voyez dans ce dessin six clowns dans des positions différentes. Découpez ces dix bonshommes et placez-les sur une même ligne, l'un à côté de l'autre, de façon à former des lettres dont l'ensemble constituera le mot : Ali-Baba.

LE CLUB DE BASE-BALL "LE NATIONAL"



Photo. Laprés & Lavergne, 360 rue Saint-Denis.

M. DUROCHER, Vic.-Prés. C. PERRAULT, C. F. W. INNES, Président J. PAYETTE, 2e B. R. CAMPEAU, PR. E. ASHTIN, Sec.
 H. GEOFFRION, 1er B. R. SEAL, 3e B. P.-J. KENNEDY, Gérant W. ASHTIN, Out. E. CONSTANTINEAU, S. S.
 J. WELCH, PR. E. AUBERTIN, R. F. W. MADORE, L. F.

LE VAINQUEUR DU GRAND PRIX DE PARIS

Le Grand Prix de Paris de 1903 a donné lieu à un résultat sans précédent et qui ne se produira sans doute pas avant longtemps : les trois pre-



QUO VADIS

mières places ont été prises par les trois champions mis en ligne par un des principaux propriétaires-éleveurs de France, M. Edmond Blanc :

"Quo Vadis ?" arrivant premier, "Caïus" deuxième et "Vincius" troisième. Ces trois chevaux portent des noms empruntés au célèbre roman de Sienkiewicz. Ils sont nés en effet en 1900, au moment du grand succès en France de "Quo Vadis ?" et M. Edmond Blanc eut la fantaisie de donner à tous ses poulains et pouliches de l'année des noms empruntés à l'oeuvre qui était alors à la mode.

LE CONCOURS DE SAINT-NICOLAS

A la suite d'un accident regrettable, nous devons remettre à notre prochain numéro la publication du résultat du concours de Saint-Nicolas. Nos petits amis ne perdront rien pour attendre.

LA BASE-BALL

Le club de base-ball "National" se compose actuellement d'une très forte équipe. Bien que, depuis le commencement de la saison, il ait déjà joué cinq parties de ligue, il n'en a perdu qu'une, c'est-à-dire celle qu'il a jouée le 28 de juin dernier avec le club de Saint-Hyacinthe.

—Vous avez vu comment ce musicien a traité sa femme ? Il l'a découpée en morceaux, vous m'entendez bien, en morceaux.
 —Dame ! un musicien !...

Entre curés de campagne dont l'un revient du chef-lieu :
 —Je n'ai pu être reçu à l'évêché : Monseigneur est souffrant et suit un traitement.
 —Pourvu que M. Combes n'aille pas le lui supprimer !

—Que penseriez-vous d'un artiste qui peindrait des toiles d'araignée sur un plafond, avec une telle fidélité que la bonne tomberait sérieusement malade à la suite d'efforts qu'elle ferait pour les enlever ?

—Un tel peintre a pu exister, mais jamais il n'y a eu une telle domestique.

SUCCES UNIVERSEL

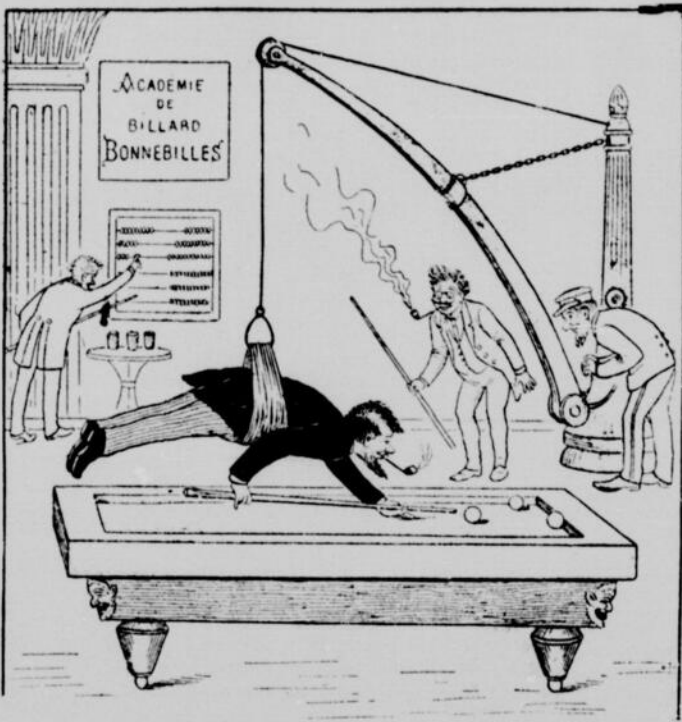
La grande réputation du BAUME RHUMAL est due au succès extraordinaire obtenu par son emploi dans tous les pays contre les affections de la gorge et des poumons.

M. PARVENU ET LA LECON DE PIANO



LE PROFESSEUR. — Une, deux, trois, quatre... une, deux, trois...
M. PARVENU. — Passez à autre chose, je vous en prie, mon fils sait compter.

UN COUP DIFFICILE



LES GRANDES INVENTIONS. — Nouveau procédé pour faciliter certains coups difficiles.

VARIETES

Le comble de la naïveté pour un homme marié : se croire aimé de sa belle-mère.

Melle Loulou accompagne sa mère auprès de la couveuse, dans le poulailler du jardin, et voit un poussin briser sa coquille et sortir de l'oeuf.
—Mais, dis, maman, comment avait-il fait pour y entrer ?

Entre jeunes boulevardiers :
—Alors, ton père aussi est avare ?
—Oh ! mon cher, à rendre des points à Harpagon !

—Le mien l'est encore davantage, il ne rendrait rien, lui !

La maman lit :
—...Et le bon Dieu leur défendit de manger les pommes...

L'enfant (cinq ans), interrompant :
—Le bon Dieu voulait donc que les pommes pourrissent ?

La semaine dernière, un chenapan endurci passait devant les Juges de la correctionnelle.

Au moment de l'interrogatoire, son défenseur — un avocat d'office — lui dit tout bas :

LE REPOS ENFIN!

La fortune est à votre porte, vous n'avez qu'à tendre la main . . .

VOILA CE QUE VOUS OFFRE

LA CIE DE PRET ET D'EPARGNE

Qui vient d'émettre \$500,000.00 d'obligations à primes divisées en 500,000 obligations de \$1.00 chacune portant 4 p.c. d'intérêt payable semi-annuellement et remboursable au pair par fonds d'amortissement et garanties sur première hypothèque ne dépassant pas 50 p.c. de la valeur de la propriété. Les porteurs d'obligations participent à douze distributions de primes qui ont lieu le 15 de chaque mois, au montant de \$12,500.00 divisés en 344 obligations primées dont —

1	Obligation primée	\$5000.00	—	\$5000.00	14		\$9500.00
1	de	2000.00	—	2000.00	10	de 50.00	— 500.00
1	de	1000.00	—	1000.00	20	de 25.00	— 500.00
1	de	500.00	—	500.00	100	de 10.00	— 1000.00
10	de	100.00	—	100.00	200	de 5.00	— 1000.00
14				\$9,500.00	344		\$12,500.00

N.B.—La Compagnie recevra toute somme d'argent pour être prêtée sur première hypothèque à 6 p.c. d'intérêt composé. Toute somme déposée est doublée de valeur dans 8 à 12 ans. La compagnie ne sert que d'intermédiaire entre le déposant et les emprunteurs.

Pensez à cette œuvre philanthropique, calculez les avantages immenses dont vous bénéficierez. Tenez compte du taux considérable d'intérêt que cela vous rapportera, que pas une minute n'est perdue après votre dépôt sans porter intérêt, que vous pouvez déposer même ce qui vous rapportera des piastres, et qu'en outre vous pouvez d'un seul coup entrer en possession d'une fortune.

Pour plus d'informations s'adresser à

La COMPAGNIE de PRET et D'EPARGNE (A RESPONSABILITE LIMITEE)

20 RUE ST ALEXIS, MONTREAL, CAN.

C. A. CHENEVERT, M. P. P., Président; A. MILLETTE, Sec. et Gérant; V. MORIN, Notaire.

On demande des agents dans toutes les parties du Canada.

—Ne répondez que ce qu'il faut aux juges... Méfiez-vous.

—Oh ! oui, par exemple !... Ils ont de bien mauvaises figures.

Dans un salon, une dame, pas jolie du tout, s'approche de Mme X... et se retire après l'échange de quelques mots de politesse.

—Comment la trouvez-vous ? demande Mme X... à Taupin.

Et Taupin de répondre :
—Je ne l'avais jamais vue... mais elle doit être bien changée.

A dîner, Mme Z... offrant du poulet au général Picquiseau, un des plus vigoureux "manoeuvriers" :

—Par quoi commence-t-on, général ?

—J'attraperai l'aile gauche, gnongnieu, crie le général. J'opérerai un mouvement tournant sur l'aile droite et je finirai par enfoncer le centre... en avant !... arrrrrche !

On juge un cambrioleur, et le cambriolé vient de terminer ainsi sa déposition :

—Je sais bien, messieurs, que vous allez condamner mon voleur, mais cela ne me rendra pas mon beau service de Sèvres !

Et le président, sentencieux, parodiant un mot célèbre :

—Sachez, témoin, que la cour rend des arrêts, et non pas des services.

HEUREUSEMENT



Encore une potiche de cassée ! C'est la troisième. Et madame qui y tient tant ! Heureusement, les morceaux ne sont pas cassés !

CHOSSES ET AUTRES

—On annonce que la récolte des oranges de Floride sera cette année de \$2,700,000 et dépassera celle de l'an dernier de 1,000,000 de boîtes.

—Le ministre de l'Agriculture de la province d'Ontario nous apprend que la récolte est dans un excellent état.

—On nous annonce que la récolte des fruits dans le district de Niagara et la région voisine de Toronto sera très abondante.

—Le monopole des fraises canadiennes est maintenant acquis, et a fait disparaître les fraises américaines.

—On estime aujourd'hui, d'après les divers rapports reçus aux différents bureaux de la Compagnie du Pacifique Canadien, que les récoltes de l'Ouest canadien atteindront le chiffre de plus de 125,000,000 de boisseaux de blé.

—En 1901, le Canada a exporté en Angleterre du lard fumé et du jambon pour la valeur de \$11,493,868, pendant que la Grande-Bretagne en importait, durant cette même année, pour \$85,135,698. L'exportation ne représente donc que le huitième de la consommation de la Grande-Bretagne.

—Un grand industriel anglais, M. Oliver, habitant Madrid, ayant gagné 250,000 francs à la loterie espagnole, a fait participer tous ses ouvriers à son heureuse chance. Il leur a distribué intégralement la somme énorme que le lot lui avait échue. Cette bonne aubaine a été une

grande joie dans ces pauvres logis espagnols, et l'acte généreux de M. Oliver est d'un grand exemple.

LES POUDRES NERVINES MATHIEU

guérissent les maux de tête et névralgies presque immédiatement. La première soulage, — 18 pour 25 centins.

—La production annuelle de sel canadien est d'environ 250,000 barils, pendant que la Grande-Bretagne nous en expédie 750,000 barils, sans taxes.

—L'Allemagne possède actuellement huit millions d'hommes ayant accompli leur service militaire ou se trouvant encore sous les armes.

—La plus grosse tête du monde est possédée par un habitant du Colorado. Elle mesure 36 pouces de circonférence. Son propriétaire l'a vendue à la faculté médicale de sa ville, pour une somme de 10,000 francs, payable à sa famille le jour de son décès.

—Un explorateur vient de tuer en Afrique un éléphant de prodigieuses dimensions. Sa taille ne le cède en rien aux proportions du mammoth des temps préhistoriques. Ses défenses ne présentent rien de remarquable et sont même en ivoire d'assez mauvaise qualité.

SAGE PREVOYANCE

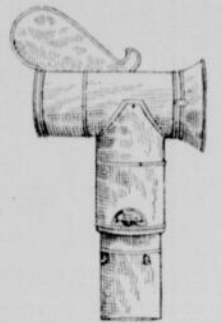
Nos organes les plus délicats et les plus exposés aux influences extérieures sont ceux des voies respiratoires. Au moindre trouble qui s'y produit, il faut prendre du BAUME RHUMAL.

Ventilateur 'Zephyr'



ZEPHYR

Ce Ventilateur, bien qu'étant patenté et mis sur le marché depuis sept ou huit mois seulement, a déjà prouvé sa supériorité et son efficacité, en tirant d'embarras sérieux beaucoup de familles qui ont du, durant l'hiver dernier, se servir de charbon mou pour des fins domestiques.



L'Usage de ce combustible demande un tirage puissant, sans quoi la fumée se répand dans la maison, et la calorie qui se dégage du charbon est presque nulle. Notre Ventilateur ZEPHYR sur de telle cheminée, rend d'immenses services ; nous garantissons un tirage parfait, et par suite une combustion facile. Si le résultat que nous réclamons n'est pas obtenu, nous reprenons le ventilateur et remboursons le prix d'achat.

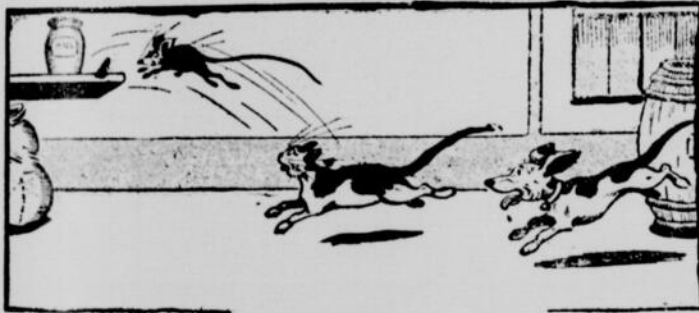
Il possède les mêmes propriétés pour ventiler les Salles de Club, Cuisines à Vapeur, Buanderies, Manufactures de Coton. Comme le démontre la coupe ci-dessus, notre ventilateur sauve la dépense d'exhausser les cheminées à une hauteur considérable.

LESSARD & HARRIS,

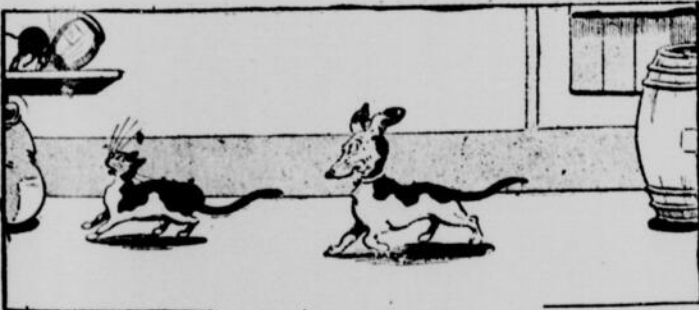
Seuls Propriétaires et Manufacturiers,

7 rue Sainte-Elizabeth, MONTREAL.

PETITE COMEDIE EN CHAMBRE



Après une course effrénée, Minet, qui a devancé Azor, va enfin atteindre un pauvre vieux rat, mais...



...Celui-ci, né malin, créa le vaudeville dont le dénouement est expliqué au dessin suivant.



Rideau ! Rappels !... Bis !...



—Enfin, de qui tiens-tu donc pour être si stupide !... De moi ?... de ta mère ?...
—De vous deux !



Magasin et Salon Privés,
1741 rue Ste-CATHERINE,
entre les rues St-Denis et Sanguinet.
Examen de la Vue à domicile. 60-1



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garantit. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c.
A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

BONNES LANGUES



Au départ du premier ami :
 — Enfin, le voici parti, quelle chance !
 — Il est si bête et si insignifiant.
 — Un sot dans toute la force du mot.
 — Avec ça, ignorant et fat... il est complet.



Au départ du second :
 — En voilà encore un dont la société n'est pas agréable.
 — Moi, il me porte sur les nerfs avec ses histoires assommantes.
 — Il est encore plus moule qu'il n'en a l'air.



Au départ du troisième :
 — Il était temps qu'il s'en allât. Il est si agaçant avec son air poseur.
 — Et pourtant, il n'a pas de quoi être fier. On raconte de sales histoires sur son compte.
 — Ça ne m'étonne pas... il a vraiment une tête à claques.



Au départ du quatrième :
 — Encore un qui ne vaut pas cher. Ça vient au café pour se faire offrir des consommations à l'oeil et passer son temps aux frais des amis. Et ça ose critiquer les autres, encore.



— Enfin, tout le monde est parti, me voici seul. Maintenant, je vais pouvoir m'en aller à mon tour. Je suis sûr au moins que personne ne dira de mal de moi.



Au départ du dernier :
 Le garçon. — Deux sous de pourboire ! et voilà plus de trois heures qu'il est ici... quel rapiat, quel sale avare, quel mufle !

PORTE-BONHEUR



— Maman ! maman ! je viens de trouver un trèfle à quatre feuilles, ça porte bonheur.



— Je vais t'apprendre à flâner dans les champs au lieu d'aller à l'école !